

Le Livre de ma mère, Mery Cohen Adida

par sa fille Josiane Adida Goldberg



Le 29 Avril 2016

Ma petite Maman chérie,

Je t'ai écrit de très nombreuses lettres. Pour des raisons obscures, tu les as toutes détruites, à l'exception du cinquième feuillet d'une lettre que je t'avais adressée lors d'un voyage que j'avais fait en Oranie avec ta sœur Lætitia et ma cousine Annie. C'était en 1944, j'avais 15 ans ! Voici, ce cinquième feuillet :

(...) Je m'amuse bien, mais je ne peux pas dire que je suis gaie. Il me manque quelque chose. Ce quelque chose, c'est toi Maman. Je me languis de toi. Vois-tu, je ne pourrai jamais, jamais, même mariée, vivre sans toi. Ce petit voyage à Oran est une épreuve, pour toi comme pour moi. Il te coûte cher, Maman, mais bien plus à moi encore. Je ne m'amuse pas bien, car ton cher visage me revient toujours, même lorsque je me distrais. Donc, ne doute plus de mon amour pour toi. Je t'embrasse le plus tendrement du monde.

Ta jeune fille Josy

Tu le sais n'est-ce pas, maman, combien je t'ai aimée. Comme nous étions bien ensemble ! Je viens d'avoir 88 ans, et peut-être la fin de ma vie approche-t-elle. Je vais donc bientôt te rejoindre, rejoindre tous mes disparus. Ma petite Maman chérie, ma douce, comme je t'ai toujours appelée, ce livre à ta dévotion, ce sera ma dernière lettre, la seule que tu auras conservée. Et le seul vrai bonheur qui me reste est de te rendre immortelle, et te rendre hommage par l'écriture, révéler ton si beau style en écoutant « La méditation de Thaïs » que mon père, comme tu me l'as souvent dit, te jouait souvent au violon. Et j'aimais tant lorsque tu m'appelais « mon bijou, ma poule ». Mais, cet amour démesuré que j'avais pour toi, avait plus tard effrayé certains de mes prétendants. Voici ce que l'un d'eux écrivait lorsque je lui ai annoncé ton décès. Il s'agit de Georges Onden: « *Il existait entre vous deux des relations affectives particulièrement fortes et au-dessus de la normale entre mère et fille, du moins au moment où je vous ai connues. T'avouerai-je maintenant, sans vouloir te blesser, que cet amour maternel terriblement exclusif et ne paraissant*

pas pouvoir être discuté m'avait fait peur, très peur au moment où certains « projets » s'étaient construits entre nous. J'avais, à ce moment-là, 38 ans ! »

Toi et moi avons connu Georges Onden au théâtre de Constantine, lors d'une répétition du Mariage de Figaro de Beaumarchais, pièce dans laquelle j'interprétais le rôle de la Comtesse Almaviva. Durant les intermèdes, un quatuor d'archets interprétait une œuvre de Haydn. Georges jouait de l'alto dans ce quatuor. Tu avais accepté, Maman, que Georges nous raccompagne jusque devant notre porte, ce soir là. C'était en 1948. Très vite, nous étions devenus amoureux et jusqu'à son départ pour la guerre d'Indochine en 1950, tu m'accompagnais dans son studio situé au cinquième étage du Boulevard Bir Hakeim à Bellevue pour des auditions de disques. Ce boulevard surplombait la route de Sétif, appelée plus tard l'avenue Anatole France. Elle était ouverte dans le flanc des collines du Coudiat et de Bellevue et longeait la pittoresque vallée du Rhumel avant que la rivière ne s'engage dans la gorge étroite et sauvage. Sans doute, était-ce le panorama exceptionnel que l'on découvrait de cette allée bordée de bancs qui en fit un lieu de promenade privilégié des Constantinois. Pour ne pas être en reste, en retour, tu avais invité Georges à dîner une ou deux fois à la maison.

Je t'ai adorée, Maman. Dans ton entourage, je ne trouvais personne d'aussi drôle, d'aussi brillant, d'aussi intelligent que toi. Personne ne discutait avec autant de passion et de sagacité. Je te revois, adossée à la cheminée du salon, parlant de musique avec César Geoffrey. Il était de passage à Constantine pour créer une section des chorales "A Cœur Joie", dans laquelle je chanterai. César Geoffrey était le fondateur du mouvement [À Cœur Joie](#), et l'un des initiateurs du renouveau du [chant choral](#) en [France](#) dans la deuxième moitié du vingtième siècle.

Tu tenais aussi salon avec Charles Guedj et Jean Atlan, frère de Paul, des êtres de valeur. Jean s'adonnera aussi à la peinture et fera école dans l'art abstrait. A ce propos, voici la lettre que tu écrivais à ta sœur Lætitia en mars 1936 :

Chère,

J'exploite, je l'avoue ton naturel conciliant. En dehors de mes obligations journalières, je ne fais rien qui commande l'effort. Il est vrai que sans être devenue une artiste, Josy use jusqu'à la limite ma patience et mon temps. Si je devais faire le bilan de mes jours en dehors de quelques heures de lecture, il ne comprendrait que les crispantes séances de piano. Par dépression, ma sensibilité s'exacerbe à moins que ce ne soit un état saisonnier.

La lettre de Claude est pleine de naturel, d'entrain, de belle humeur, de négligence aussi. On ne saurait trop exiger pour moi. Je sacrifie la beauté formelle au mouvement, quand il me fait participer à la vie des autres et quels autres. Jean et Charles m'ont accordé quelques heures aujourd'hui. J'étais dans un jour brumeux et j'ai dû compromettre à tout jamais ma réputation de femme intelligente. Les lettres de quelques Juifs à Voltaire ont fortifié mes vagues et trop élémentaires notions d'Histoire sainte.

En souvenir de la brillante et sensible conférence sur Raspoutine, je préjuge du plaisir que tu as dû avoir à entendre à nouveau Le Conte. Est-il toujours au Roc au Chien ? As-tu fait travailler les petits ? Josy prolonge les vacances. Je n'ai pas eu jusque là le courage d'aggraver mes charges.

Ton absence a l'air de soumettre ton mari à un régime vivifiant. J'espère que tu en auras les fruits. Aux petits, de bons baisers de la vieille tante.

Affectueusement Méry

Dans les réunions de famille et plus tard, avec mes propres amies, tu captais tous les regards. Tu donnais de l'intérêt à la chose la plus insignifiante grâce à ton brio, à ton humour. Tu étais toujours en représentation. Tu jouais, tu déclamaïes de ta voix mélodieuse et charmeuse... Nous vivions toi et moi dans une sorte de symbiose. Je fus modelée par toi. Je vivais à travers toi, comme tu vivras plus tard à travers moi. Tu m'écrivais en 1970, cette lettre d'Aix-Les-Bains, alors que nos rapports étaient tendus. J'étais mariée et j'avais déjà mes deux enfants.

Ma grande fille,

Bien que tu souhaites limiter nos échanges à des bulletins de santé ou des compte-rendu, cette lettre sera d'un romantisme désuet. Suivant ton humeur, elle ne te fera aucune obligation de la lire. Peut-être un jour viendra, où elle t'apportera l'écho de ce qui fut l'expression la plus pure, la plus sincère, la plus désintéressée de l'amour : cet amour maternel qui est ma raison d'être, qui se nourrit de tout ce qui fait ta joie sans entraîner aucune aliénation ni contrainte en retour.

Sans orgueil, je suis fière de ta réussite, qui te vaut tant de satisfaction, de la grâce, de la beauté qui t'ont été données en partage. Elles me laissent le regret de ne pouvoir m'en réjouir avec celui qui aurait comblé tes jours et épargné les miens.

Dans la détente d'une vie végétative, je pense intensément à ce qu'aurait été notre vie, si la science, qui va désormais à pas de géant, n'avait pris que quelques années d'avance.

J'ai eu en trois ans ce que beaucoup n'auront jamais. Je sais que tu objecteras que trois ans ne sont qu'une étape en une vie. Certains êtres sont et demeurent ce qu'ils sont.

De plus Lomond, mon mari, avait une bonté, une sensibilité, une volupté, un sens artistique qui en faisaient un être d'élection. Fier devant les grands, simple devant les humbles, c'était un cœur qui donnait dans la joie et qui vaut bien aujourd'hui qu'on lui réserve une pensée attendrie.

Si ma lettre se limite au passé, c'est volontairement. Ses lumières dessinent les ombres du présent, celles qui te gênent, t'irritent même. J'avoue avoir de l'amertume à n'être plus celle que j'ai été et que j'aurais pu être encore. J'ai surtout l'impression qu'il ne t'en reste même plus le souvenir.

Hier au soir, j'étais au théâtre du Casino. Une loge était vide, celle que nous occupions un certain soir, toi en robe de tulle blanc, moi en noir. À la sortie, un gentleman en habit et rosette à la boutonnière s'était présenté et nous

avait offert de terminer la soirée au Casino. Oh, combien je sens aujourd'hui que je n'étais qu'une petite fille. La soirée passée, j'avais prétexté partir le lendemain pour Paris. T'en souviens-tu ? C'était un éclat, il y a vingt ans... Aujourd'hui, quand je vois la jeunesse autour de moi, je pense qu'il n'y a pas que la science qui va à pas de géant. Quelle sera la société quand Diane aura quinze ans ? Quelle sera ta réaction ? Je persiste à penser que le moment venu même préparée, adaptée, ton amour maternel en souffrira. Pour ma part, je souhaite ne pas y être. Du reste, tu sais que sincèrement pour moi la route est longue, qu'il faut vivre ou ne plus être, que vieillir est une déchéance que le destin a épargnée à ma mère. C'est la grâce que j'espère pour me dédommager de tant d'épreuves.

À toi toute ma tendresse. Maman

Quand nous avons dû quitter l'Algérie après la guerre d'indépendance, et nous exiler dans cette froide ville de Strasbourg où mon mari Romain nous avait précédés de quelques mois, tu avais accepté de m'accompagner en France avec les enfants, mais tu ne voulais pas vivre sous notre toit. Tu avais pris un billet de retour car tu ne voulais pas quitter l'Algérie. J'ai donc écrit à Romain pour le supplier de te demander de vivre avec nous.

Je te cite quelques extraits de cette lettre :

Je t'en supplie, mon amour, sois gentil avec Maman lorsqu'elle sera chez nous. Elle a tant de peine, à son âge, à quitter son chez elle, de sentir qu'elle n'a pas les moyens d'en avoir un autre à elle. Elle est tant blessée par ton hostilité. Elle, si fière, être obligée d'accepter ton hospitalité lui est tellement pénible. Nous sommes si peu sur cette terre, pourquoi se déchirer, alors qu'il serait tellement bon de s'aimer ? Tu sais que j'aime Maman, tu sais que je t'aime de toutes mes forces. Je suis parfois maladroite, je t'en demande humblement pardon. Si j'avais à choisir entre elle et toi, je ne le pourrais pas. Je choiserais plutôt de me supprimer.

Écris un mot à Maman pour lui demander de venir vivre chez nous.

Sois sûr de mon grand amour pour toi.

Ta Jo.

Ma petite Maman chérie, je vais maintenant te donner lecture de la lettre que Romain t'a adressée, à ma demande, le 30 novembre 1961

Chère Maman,

J'ai décelé aussi bien au téléphone que par vos silences, une certaine réticence à quitter Constantine et à venir habiter avec nous. Je crois que vos appréhensions en ce qui concerne ce dernier point ne se justifient pas, raisonnablement, d'autant plus que mes occupations ainsi que celles de Josy, ne nous permettront pas de nous occuper comme il le faudrait des enfants. Ceci est bien sûr, notre point de vue et notre intérêt, un peu égoïste, peut-être.

Mais d'autre part, Constantine est à l'heure actuelle, un vaste champ de larmes et de sang où règne l'angoisse. La plus élémentaire prudence commande que vous vous éloignez, ne serait-ce qu'un temps, de ce lieu sinistre.

Reste le troisième point, le plus important, peut-être, celui de cohabiter avec nous. En ce qui me concerne, je vous le dis tout de suite, j'envisage cette perspective avec joie d'abord et par intérêt ensuite.

J'espère que cette lettre aura levé, comme on dit, certaines hypothèques et que bientôt, j'aurai le plaisir de vous revoir au sein de notre petite famille réunie.

Je vous embrasse bien affectueusement.

Romain.

À la réception de cette lettre, tu avais répondu à Romain :

Mon cher Romain,

Rien n'existe que Josy, vous et les enfants pour qui je suis prête à tout donner avec joie.

Affectueusement - Méry

Ma mère n'a eu que 3 années de vie conjugale entre 1926, jour de son mariage et 1929 à la mort de mon père.

Je peux te le dire maintenant Maman. J'avais griffonné ce qui suit, au dos de ton mot adressé à Romain

Merci mon amour, pour avoir écrit à Maman. Elle m'a fait jurer que cette initiative ne venait pas de moi. J'ai juré.

Il est de pieux mensonges. Dieu me pardonnera.

Je ne savais pas alors, l'impact que la lettre que Romain t'avait adressée allait avoir sur le cours de nos existences. Nous nous sommes déchirés.

Tu n'as jamais accepté, Maman, que mon mari soit, par son père, d'origine polonaise. J'ai beaucoup souffert de cet orgueil qui te faisait prétendre que les Ashkénazes n'étaient pas du même rang que les Tétouanais. Ce sentiment était indéracinable en toi. Tu étais pétrie d'a priori. Tu éprouvais du mépris pour Romain du simple fait qu'il était issu de cette lointaine Europe de l'Est. Pour toi, il était différent, nourri d'une culture que tu ne comprenais pas. Tu avais le sentiment inconscient, informulé que ta fille avait fait un mariage mixte. En réalité, pour cette grande dame que tu as toujours été, même pauvre, habitée par la noblesse de tes origines, un juif venu de l'Europe de l'Est, aussi intellectuel fût-il, n'était pas digne d'accompagner ta fille dans la vie. Inconsciemment, tu vivais mon mari comme un "Polack" avec toute la connotation péjorative et raciste que ce mot revêtait dans le langage des non Juifs.

Il y avait aussi dans ton hostilité à son endroit, notre différence d'âge. En effet, Romain était mon aîné de dix-sept ans, alors qu'il n'en avait que dix de moins que toi. Et pour couronner le tout, bien qu'issu de grandes familles bourgeoises juives,

polonaise et viennoise, riches en intellectuels, Romain n'était pourtant pas fortuné lorsque je l'ai connu. Et il ne l'est jamais devenu. Il te disait pour te choquer : "*j'aurai toujours assez d'argent pour acheter mes cigarettes.*" Par ailleurs, il était trop introverti, trop modeste, trop courtois, pour s'imposer ou faire étalage de ses origines. Jamais il ne parlait de lui-même. C'était comme si sa vie intérieure lui avait échappé. Il ne pouvait en parler et passait donc tout sous silence. Tout cela a nourri ce différent qui devait pourrir l'atmosphère de notre foyer, atmosphère devenue irrespirable lorsqu'il y eut obligation de cohabiter.

Je dois confesser ici ma grande part de responsabilité. J'ai toujours été influençable. Complexée, je n'ai jamais osé émettre une opinion ou dire ce que je pensais. Enfant, jeune fille, j'ai toujours vécu dans ton ombre. Mariée, je n'ai pas su quitter cette ombre. Je n'ai coupé le cordon ombilical que beaucoup plus tard, donc beaucoup trop tard.

Tu étais ma confidente. A ce titre, je te racontais des secrets que tu n'aurais jamais dû connaître. Et comme par ailleurs, tu vivais dans mon foyer, rien ne t'échappait de l'attitude de Romain. Son comportement lymphatique, son apparente nonchalance, que tu attribuais à son identité ashkénaze t'énervaient. En réalité, Romain avait de graves problèmes de santé qu'il avait à cœur de me cacher pour ne pas m'inquiéter.

J'étais ainsi placée dans une situation difficile, déchirée que j'étais entre mon affection filiale et mon amour pour Romain. Mais toi et Romain, vous avez trop exigé l'exclusivité de mon amour pour ne pas vous haïr l'un l'autre. Il te semblait, Maman, que l'attachement que je nourrissais pour mon mari amoindrisait la tendresse que j'avais pour toi. Tu me rappelais tes peines, les sacrifices que tu m'avais consentis, et tu les comparais aux négligences que mon mari avait parfois, à mon encontre.

Je te respectais ma mère et j'aimais infiniment mon mari. Je respectais mon mari et je t'aimais profondément ma douce. J'ai toujours eu peur de blesser l'un ou l'autre. Mon tort a été d'avoir voulu donner raison à vous deux en même temps. Je n'ai jamais su choisir. Mais, ma petite Maman chérie, je te demande pardon. Des remords m'assaillent aujourd'hui. Je m'en veux tellement. Je me reproche maintenant de ne pas t'avoir assez dit combien je t'aimais. Je n'ai pas compris assez tôt que la femme que tu étais, si belle, si désirable, si intelligente, que cette femme avait cessé de faire l'amour à l'âge de vingt-six ans, l'âge où je me suis mariée. Oh, Maman, comme je voudrais revenir en arrière, pleine de ma sagesse acquise au long des années, cette sagesse étayée par tant de déchirements, tant de regrets, tant de remords. Si tu avais travaillé, tu aurais échappé à une dépendance que la tradition te faisait trouver naturelle, mais qui ne convenait pas du tout à ta nature. Sans doute aurais-tu mieux supporté les frustrations que tu subissais et toute cette souffrance qui a parcouru ta vie entière.

Tu me disais avoir tout sacrifié pour moi, et en un sens, c'était vrai, Maman. Mais j'avais permis ta présence dans ma vie, et je l'ai acceptée longtemps, trop longtemps. Tu n'as pas supporté que je m'affirme, que je devienne une adulte responsable, tout simplement parce que je l'ai fait très tard, trop tard, à près de cinquante ans.

Tu as sacrifié ta jeunesse pour moi, pour le bébé de dix mois que j'étais alors à la mort de mon père. À ce propos, je dois te citer une lettre de Suzon, ta belle-sœur, la femme de Bob qui annonce le décès de papa à son frère aîné. Sa fille Jacqueline m'a remis ce document avec beaucoup d'émotions, je dois dire. Je t'en cite les extraits les plus significatifs. Jacqueline m'a également dit qu'il y avait toujours eu un portrait de mon papa sur le bureau de son père Bob. Ce portrait est chez Jacqueline aujourd'hui.

Paris, le 18 décembre 1929

Très cher Fernand

Je t'écris presque quelques minutes avant notre départ. Mon pauvre beau-frère Lomond s'est fait opérer et l'issue a été fatale, au désespoir de toute la famille. Mon pauvre Bob est atterré. Je l'accompagne à Constantine, en même temps que ma belle-mère et ma belle-sœur. Envoie un télégramme de condoléances à la famille Adida à Constantine et un autre à Ange à Paris. Je t'embrasse très fort ;

Suzon.

J'éprouve le besoin maintenant de te retrouver, ma douce, comment dire, de façon presque organique. Je veux te donner la parole par tes lettres. Je veux que mes lecteurs les lisent. Elles sont si belles, si bien écrites, si profondes. Je vais commencer par rappeler ton bonheur, dans la lettre que tu écrivais à ta sœur Lætitia, lors de votre second voyage en Italie et qui témoigne de ton immense félicité.

Chère Lætitia

L'air est plus respirable, depuis notre arrivée à Roma. Ce soir même, j'y ai trouvé ta lettre, qui en vérité va me permettre de mieux goûter mon séjour qui était déjà paradisiaque. Les nouvelles qu'elle m'apporte sont un peu imprévues, en raison du dernier écho. J'ai été très surprise de te savoir souffrante et heureuse, je l'avoue, de l'avoir su trop tard pour m'en inquiéter. L'état de maman ne peut me surprendre. J'ai passé avec elle, par bien des petits chemins et prévoyais le résultat. Lomon est tout à fait remis et goûte béatement tout ce qui nous entoure. Sois sans inquiétude. Nos yeux s'ouvrent largement et se referment parfois comme pour mieux garder les visions merveilleuses qu'offre à chaque pas l'Italie à ses visiteurs. Je crois qu'il nous faudra de bien longues veillées pour chanter nos impressions. Jusque là, nous sommes véritablement enchantés. Venise est un mirage, la ville merveilleuse où l'on oublie qu'il existe au monde des taxis, des autos, des trams. Pas d'accident. Des morts pourtant, qu'une gondole fleurie berce lentement jusqu'au Campo Santo, tout au milieu des flots. Je réserve mes nouvelles connaissances historiques, géographiques et artistiques pour le retour. Sachez seulement que je garderai avec plaisir Poupon et Poupée pour vous voir un jour sur la terre bénie. À Venise, nous avons voisiné à l'hôtel avec Clément Vautel, ce journaliste, historien, pamphlétaire et nouvelliste français. Il porte l'humour en lui. Quelle verve et quel sourire ! Florence, un vrai pèlerinage : Raphaël, Michel-Ange, Jean Bologne vous rappellent à chaque pas leur brillante carrière. On remonte le cours des âges à travers l'art dans son ensemble. C'est le passé qu'on admire, car il est vraiment admirable. J'ai vu le fameux lys rouge qui a inspiré Anatole France. Oh, que ne suis-je poète le soir au long de l'Arno, fleuve qui traverse Florence et qui la fait ressembler à un décor de théâtre. Et l'on vous dit que la perfection n'est pas de ce monde ! Pauvre France !

Demain, le grand jour : Rome, trois jours de visite de la ville en auto, deux jours de guide et puis nous repartirons vers Napoli, vers Capri, l'île enchantée. Nous vous reviendrons oui, mais le roi ne sera pas mon cousin. Lomon est tout neuf, il est en verve galante, fait de l'humour et de l'Amour, un beau programme, quoi !

Baisers à Maman, Lily et Albert, Bounine et Annie - Méry

Lu et approuvé et bon pour autorisation maritale. Lomon Le 20/2/1928

Cette autre lettre de décembre 1929 date déjà du mois de l'opération de mon père, donc du mois de sa mort. Tu étais à Paris avec lui. Cette lettre est adressée à toute la famille.

Paris, décembre 1929

Chers tous

Je ne veux pas qu'il soit dit que ce cher Lily ne trouve jamais rien au courrier et puis ! J'ai eu tant de plaisir à recevoir ses bénédictions que je lui dois un soin tout particulier.

Aujourd'hui, je ne vous entretiendrai pas de l'opération, vous en savez assez là dessous tout autant que moi pour le moment et puis, j'ai du plaisir à sortir un peu de ce chapitre, à m'en retourner auprès de vous, de vos petits monstres, à oublier que je suis à Paris et qu'il pleut terriblement. Je sais si peu de choses depuis mon départ, que je me demande si vous avez une bonne ? Si Lætitia gronde ? Si Lily boude ? Si Claude dit de vilains mots, si Annie fait des discours ? Enfin, si ma fille ne vous ennuie pas trop ?

J'écris tous les jours sauf parfois le dimanche et suis très surprise de vos reproches. Ici, pour oublier la journée, le soir nous allons au spectacle ou au dancing pour voir les autres. Dimanche au Français, nous avons salué l'hiver de l'Eternel Printemps dans Sapho. Beaucoup de talent, mais si peu de fraîcheur, que le rôle lui allait assez mal. Hier, c'était Facies, la blonde, dans son répertoire gaulois (mais charmant). Nous avons fait provisions de spectacles pour les jours d'ennui à venir, mais surtout pour remplir les présents.

Du moulin à la plume, il y a si peu que j'espère vous lire souvent. En attendant, Lomon qui n'est pas là vous embrasse tout de même.

À vous. Méry

Et puis, le drame s'est produit. Mon cher Papa est mort le 15 décembre 1929. Jeune veuve, Maman, tu es restée vêtue de noir durant de nombreuses années. Rien ne t'intéressait. Même mes premiers babillages et mes rares sourires n'arrivaient pas à t'arracher à tes sombres pensées. Tu mis des années à réintégrer le monde des vivants. Quatre ans après la mort de mon père tu écrivais cette lettre à ta sœur, ma tante Lætitia, en 1933.

Chère,

La fraîcheur du site, des amies, une longue promenade, un de ces mille riens qui font les vacances et tu auras oublié mon caprice, car c'est bien un caprice de t'écrire aujourd'hui sans fard, de vider ma coupe que l'amertume de la vie emplit goutte-à-goutte. Ne regrettez pas d'être parties. Je ne souhaite pas de compagnie. Dans le silence, on s'écoute mieux, on n'a pas de pudeur de ses sentiments. Les murs ni les images ne vous font de vaines leçons de morale. On étale sa rancœur sans assombrir personne. Je n'espère plus rien. Le chagrin s'est incrusté en moi. Quand bien même le temps devrait l'effacer, c'est moi que je ne retrouve plus vivante. Rien ne me fait impression. Ma fille même ne m'apporte aucune émotion. Je dois l'aimer pourtant puisque sa santé me tourmente. Elle est pâle et amaigrie, son rire est sans éclat, sans fraîcheur et ne fait pas regretter l'enfance. Les treize et quatorze au soir, Albert l'a sortie avec Fatima. Je ne sais si elle goûte vraiment ses impressions premières. Ce matin, le panier de bonbons est arrivé tout parfumé de France et de tes bons sentiments. Josy a déclaré : « j'aime mieux tata Laettis que maman. » Je viens de lui demander ce qu'elle voulait te dire ? Elle m'a répondu « mon panier est cassé et les cailloux sont trop durs ».

Je ne sais si je t'ai dit que ses petites robes d'organdi étaient en très vilain état et que ma volonté atrophiée ne me permet même plus de veiller à sa toilette. Ma belle-sœur Suzanne est partie hier à regret. Elle disait avoir du chagrin de me quitter. Moi, je ne sais pas pourquoi, je goûte un sombre bonheur à me sentir plus seule.

Mes sorties sont toutes pour la tante, sauf les jours de visite au cimetière où il me plaît de m'attarder au crépuscule. Le calme est si pénétrant que je me laisse aller à leur envier cette trêve dans l'inquiétude. Ce soir, j'aurai la compagnie de Lily qui dine à la maison.

Demain, j'écrirai à Maman une lettre raisonnable. Vois-tu, je sais encore faire des nuances. Elles sont un indice de raison. En retour, ne me gronde pas. Je suis ce que je suis. Le mal est sans remède, puisque nous sommes même dans la foule condamnés à vivre en face de nos pensées.

Votre Méry.

Le papier à lettres que tu utilisais était toujours ombré de noir. Dans la lettre qui suit, tu écris à ta sœur, en vacances avec ses enfants, Claude et Annie, tandis que son mari Lily restait à Constantine. Et bien sûr, tu t'occupais de lui. Par contre, tu étais très entourée par Jeannette et Edmond Cohen Addad. C'est grâce à Edmond, que tu oseras tenter un procès en pension alimentaire à mon grand père Moïse. La tante à qui tu rendais visite (tes seules sorties,) était Eugénie la femme de mon oncle Jacob, le frère de ma grand-mère Rachel et de mon grand-père Moïse, parce que tu avais épousé son fils, c'est à dire ton cousin germain.

6 Juillet 1934

Chère,

Je vais essayer de vous écrire une longue lettre pour vous dédommager de mon silence, bien que vos rares lettres n'en méritent pas tant. Il ne fait pas très chaud. Je suis lasse tout de même, très lasse et fais juste ce qui ne souffre d'attendre manger, la toilette de ma fille, ses soins, son linge, mais rien en dehors, ni couture, ni lecture, ni sortie. Je ne vais que chez la tante et suis toujours surprise par l'heure. Il est dix huit heures trente, quand je dévale les escaliers du Coudiat. Je sème, à regret, ma fille au square avec Fatma, et je suis de retour après avoir mis plus de temps en route qu'en visite. Le reste du temps, je suis chez Jeanne et Edmond. Je ne sais si je vous ai dit que j'ai passé le samedi chez eux. Ils ont tellement insisté que j'ai dû y aller depuis le vendredi matin. Je pensais vous écrire très longuement, mais comme j'ai eu la visite de ma belle-sœur Suzanne, je vais vous noircir mes quatre pages et vous aurez tout de même l'impression que je vis, que je pense, donc que je suis.

Josy est pleine de caprice. Elle mange des histoires et très peu de mets. Hier au soir, elle voulait aller chez tata Lætitia. J'ai fait remarquer à Lily combien l'absence transforme les désirs et les élans de certains. Il a été très fâché du ton de ta lettre. J'ai eu beau lui faire remarquer que c'était la forme moderne qui voulait l'ironie, il n'a pas eu l'air de beaucoup la goûter. Du reste, il a dû te donner son avis là dessus. J'ai reçu une lettre de Juliette. C'est du dernier tendre (absence, absence quand tu nous prends). Je vais faire quelques robes à Josy, qui a endommagé ses robes d'organdi. Elle tire la langue toute la journée, grogne et reçoit quelques tannées. Lundi, j'ai attendu Liagre qui m'a fait perdre une soirée. J'étais furieuse. Lily me l'a envoyé le lendemain quand je ne l'attendais pas.

Demain, Roch Rodech, je vais au cimetière avec la tante et Tunée.

À vous,

Méry

Tu m'en donnais des tannées, Maman et tu me promettais de me mettre sur le gaz et de me brûler si je continuais à faire pipi dans ma culotte. J'étais si seule, car tous les étés, la famille partait en vacances en France, même ma grand-mère Rachel, ta maman. Ne restaient à Constantine que toi et oncle Elie, ton beau-frère, surnommé Lili. Il déjeunait et dînait souvent à la maison. J'appréciais beaucoup ces moments qu'il partageait avec nous. Il était si gentil, si patient avec moi, beaucoup plus que tu ne l'étais. Voici la lettre que tu leur adressais, parce que sans nouvelle de ta maman, ma grand-mère Rachel.

16 Juillet 1934

Chers,

Que devient Maman ? Je n'attendais pas de télégramme, mais au moins une lettre par semaine. Je vais finir par ne m'inquiéter du courrier que tous les huit jours à moins qu'elle ne soit souffrante. Vous avez toutes les excuses pour prendre des vacances en toute liberté d'esprit. Vous m'engagez si peu que je m'étire pour vous écrire une lettre. Ton mari Lily, de son côté n'est pas très flatté du ton de tes lettres. Claudé oublie chaque fois ses grands-parents et tu devrais veiller à ce qu'il ne commette plus de tels impairs. Lily doit sûrement lire vos lettres chez lui et bien qu'il ne m'ait fait aucune remarque, je pense ce qu'il pense sincèrement. Et maintenant, que j'ai fini mon speech, je n'ai plus rien à vous dire. J'ai encore passé le samedi chez Jeannette. Je ne sais plus comment me défendre de ses amabilités. Je sais qu'elle aimerait un collier rose et noir ou rose et argent. Pensez-y pour moi. Aujourd'hui, je suis au fourneau. Ce matin, j'ai eu Léon à déjeuner, et ce soir, ton mari et son frère Charles. Je pense m'offrir un tour à Bellevue après le repas qui bien que maigre méritera une bonne digestion. Je ne sais si vous savez toujours lire, mais l'angine, c'est moi et non Josy qui l'a eue. Josy se contente de me dessiner sa charpente au travers de la peau. Les joues restent rondes et elle ne fait pas peur à voir. Il faudrait la sortir. J'y pense en attendant de le faire. Léon, m'a dit qu'il n'avait gardé le chauffeur que pour moi. Dites à Annie que Josy rêve à elle et que si elle n'est pas sage, elle ne viendra plus chez tata Méry.

A vous, Méry.

La lettre suivante est adressée à ta sœur pour lui fêter son anniversaire.

Le 8 août 1936

Chère, très chère,

Passé t'huit ans, est-il opportun de fêter un anniversaire ? N'est-ce pas au contraire pour une femme l'occasion de se dépouiller de ses illusions en fixant ses regrets ? Si tu n'étais pas à Bagnoles, ton séjour d'élection, ta terre de jouvence, je t'aurais épargné mes vœux. Je te souhaite d'y puiser chaque année une sève nouvelle pour faire tienne la devise " le cœur n'a pas de ride ". As-tu retrouvé les gloires d'antan ?

Dans ses lettres, la belle Laettis, ma belle-sœur, se flatte de bien des succès. Un virtuose, un vieux marseillais lui chante ses grands yeux noirs (sic). Avec le concours du charme de ma belle-mère, ces exploits n'ont rien pour me surprendre.

Josy est en joie, que dis-je, en délire. Nous partons mercredi matin en auto à Philippeville pour séjourner jusqu'au 15 août. Léon nous a retenu des chambres à Paris Plage. Je pense y trouver du repos si ce n'est de l'agrément. Ton mari boude. Je lui fais plus un grief de ses petits mensonges que de préférer la cuisine de ses sœurs à la nôtre. Ne lui en dis rien. Tu sais combien il serait fâché de ne pas jouer son éternel rôle de victime. Il vient de me téléphoner pour avoir des nouvelles. Je lui ai dit son fait. Avec moi, il ne hausse pas le ton. Je lui ai dit qu'il avait le droit, même le devoir d'être en famille, mais non celui de dissimuler et de se faire plaindre. Il doit te télégraphier une formule en latin qui équivaut à " aimes moi et portes toi bien " De bonnes bises aux deux petits monstres.

À toi, sincèrement.

Méry

Ce voyage dont je me réjouissais tant, n'aura pas eu lieu, Maman. Que de déceptions, tu m'auras fait vivre ! Dans la lettre qui suit, tu tentes d'expliquer pourquoi ce voyage a été supprimé.

Le 20 août 1936

Bien chers,

À quoi bon partir ? Depuis deux jours, il fait presque froid. Josy n'en est pas moins verte. Elle a les yeux très cernés, mais je crains de faire un déplacement fatigant pour elle et trop ennuyeux pour moi. Jeannette étant à Philippeville, Edmond m'a téléphoné hier au soir et s'est invité à déjeuner à la maison demain. Je dois aller dans l'après-midi avec lui et sa sœur Pauline au cimetière. C'est veille de Roch Rodech.

Cet après-midi, je suis sortie très tard à dix-huit heures trente. Nous avons fait le nettoyage de la cuisine. Quel nettoyage et quelle cuisine ! Nous avons nagé entre les cafards en masse. Je suis allée voir Lily chez lui hier au soir avant de rentrer. Il m'avait avisée qu'il était chez lui souffrant. J'ai passé l'après-midi au square à bavarder avec madame Atlan, la sœur de Jean. Elle est fort aimable et insiste beaucoup pour me retrouver chaque jour au square. Elle me fait force compliments, mais vous savez quel prix ils ont désormais pour moi. La seule chose qui me fasse plaisir, c'est qu'elle m'ait dit sincèrement que ma Josy, qu'elle appelle "la poupée", était la plus élégante, la plus chique du square. Avec elle, je voudrais penser, mais je suis si lasse, que je n'en fais pas l'effort. Je n'ai pas non plus arrangé la petite robe de crêpe de chine bleue et pourtant il devient nécessaire de remplacer les petites robes d'organdi. Hier, comme Josy était méchante, je lui ai dit que j'allais écrire à tata Lætitia de ne pas lui apporter des petits cailloux au chocolat. Elle m'a répondu : "hé ! bien moi, je va écrire à ma tata Lætitia de venir sans les cailloux, ça fait rien". Alors, inutile de vous mettre en frais, elle vous attend tout de même. Elle cause beaucoup de son grand-papa et se promet de se plaindre de toutes les corrections. Que devient Annie ? Maman a oublié d'en parler.

De bons baisers

Méry

Dans la lettre qui va suivre, adressée à ta sœur Lætitia, tu es avec moi à La Bourboule où je faisais une cure pour soigner mes bronches, déjà ! Tu es moins triste, tu sembles reprendre un peu goût à la vie et j'en suis très heureuse.

La Bourboule, juillet 1937

Chère Laëttis,

Vos reproches sont injustifiés. J'écris presque chaque jour. Ma belle-sœur, Juliette aussi se trouve sans nouvelles et pourtant j'ai consacré de longs après-midis à faire de belles compositions françaises. Quand j'en arrive à vous, en matière de revanche, je cède à un laisser-aller qui correspond au bien être qu'on éprouve à mettre une pantoufle après une marche prolongée. Je suis allée au Mont d'Or entre deux cars. La station est à une heure de La Bourboule, mais c'est sans intérêt.

Hier au soir, nous avons profité d'une représentation donnée à l'hôtel pour nous évader et laisser les petits en toute sécurité. J'emploie un pluriel qui sans te troubler peut te surprendre. Faut-il te dire que le séjour sans contact eut été insupportable. J'ai eu vraiment l'heur de rencontrer une jeune femme d'origine yougoslave, Docteur en médecine et l'épouse d'un médecin lyonnais. C'est une nature extrêmement riche qui s'est développée dans le cadre de toutes les possibilités : sciences, lettres, arts. Le soir, elle chante avec délice jusqu'à l'ivresse des mélodies de là-bas où nous la suivons par une contagion émotive et suggestive. Elle évoque pour nous la patrie lointaine avec tout ce qu'elle a de mystique, de fougueux. Sa sensibilité artistique nous révèle une âme tour à tour rêveuse, passionnée, languissante et pathétique. En un mot, toute la volupté de l'âme slave. Je bavarde aussi avec un vieux monsieur, agrégé es-sciences, qui garde malgré l'austérité de l'emploi une courtoisie exquise. Il cite tous les traits d'esprit célèbres et les siens propres ne leur cèdent en rien.

J'avais indiqué dans ma précédente lettre la dernière réclame. Je suis surprise que tu n'aies jamais fait allusion à ton chef-d'œuvre capillaire. Aurais-tu renoncé à redorer ton blason ? Le roux est très en faveur en France. Toutes les femmes sont acajou. J'espère que vous irez jusqu'à me téléphoner à votre arrivée à Paris. Mon beau-père m'écrit très souvent. Il a été à Châtel voir ma belle-sœur Suzanne et me demande de le fixer pour mon retour. Il doit revenir me prendre. J'espère que jusqu'au départ, il n'est plus question de Lily et que l'ordre à mettre dans ses affaires l'occupe assez pour qu'il l'oublie un peu.

Très affectueusement.

Méry

En juillet 1938, ta sœur Lætitia, son mari Lily et leur fils Claude étaient partis en ville d'eau. Annie, comme bien souvent, était restée chez nous sous la bonne garde de Mémé Rachel. Tu nous avais emmenées, Annie et moi, pour une quinzaine de jours à Bône, début août. Annie devait faire son entrée au lycée en classe de sixième le premier octobre. Voici la lettre que tu écrivais à ta sœur à notre retour à Constantine.

30 Août 1938

Chère,

Comme à l'ordinaire, je pensais me reposer sur Annie, mais ce matin, elle prétend n'avoir rien à dire. Serai-je plus heureuse ? Je ne pense pas que tu aies essayé de donner un sens à mon silence. L'effort me coûte. Tu es la seule personne avec qui je ne m'oblige pas. Il en résulte pour toi moins d'agrément. Je voudrais ma chère sœur que tu ne retiennes que le prix de ma confiante affection.

Après les vacances, nous voilà au travail trop tard à mon gré. Josy a fait un recul considérable. J'enregistre neuf à dix fautes en moyenne par dictée. Annie fait de bonnes copies, mais Hélyette prétend que ces exercices de français et de calcul ne lui serviront à rien dans l'avenir. Je crois qu'il serait utile de faire donner à Annie les premières notions de latin et d'anglais au moins en septembre.

Pour être agréable à ton beau-frère Lucien, je pensais faire paraître sa nomination en qualité de Directeur de la Banque populaire dans la dépêche de Constantine. Je me suis informée des conditions. L'article coûterait 160 à 180 francs. Je ne pense pas que ton mari Lily apprécie autant ce plaisir. Qu'en penses-tu ?

Annie vient de jeter un coup d'œil sur ma lettre. Vexée, elle décide de t'écrire pour faire mon procès. Le séjour à Bône n'aura pas été inutile puisque mes formes se sont amplifiées de un kilogramme trois cents.

Partages avec ton Dandy de très affectueux baisers.

Méry

La rentrée des classes en Algérie n'avait lieu que le premier octobre. C'était la raison qui t'avait fait réécrire à ta sœur deux jours plus tard pour l'inciter à faire donner à Annie des notions de latin, avant la rentrée scolaire.

Le 1^{er} septembre 1938

Chers

Mon silence n'était pas le fait d'une tension nerveuse, mais le besoin de détente aux heures creuses. Annie fait son travail sans rechigner. Elle fait bien ce qu'elle sait faire, mais dès qu'il lui faut fournir un effort, elle grogne et se replie derrière la formule "je ne sais pas". Tu ne m'as rien dit au sujet du latin. Je pense qu'à ton retour, il sera trop tard. Pensez-vous rester à Paris ? Je ne sais si ma lettre vous parviendra. J'aimerais que tu choisisses chez Ignas des rideaux pour la chambre de Josy. Je ne tiens pas au simple volant. Je dispose de 250 francs pour cet achat. Fais au mieux. Où pensez-vous finir vos vacances ? Mon beau-père s'est inquiété de la date de votre passage à Paris ? Nous lui avons indiqué le 5 septembre. Hier, nous étions en lessive. Tout est rangé non sans peine. Annie et Josy s'en sont données à cœur joie, sur les terrasses. Ma belle-sœur Laettis est rentrée de Bône. Les enfants ont bonne mine, bien que Jacky n'ait pris que 130 grammes. Annie, pour se donner de l'importance vous a causé de l'ennui. Elle ne s'est jamais mieux portée. Je pense que c'est dû au régime alimentaire qui contrarie parfois ses goûts.

À vous très affectueusement. - Méry

L'année suivante éclatait la guerre, cette deuxième guerre mondiale qui allait bouleverser le monde entier. Nous, en Algérie, nous en avons très peu souffert en comparaison de tout ce qu'a enduré l'Europe entière. Bien sûr, il y avait eu le renvoi du lycée en ma qualité de Juive, par la grâce du numéris clausus de Laval et Pétain.

Cependant, dès le 8 novembre 1942, il y avait eu le débarquement allié en Algérie. Et pour éviter toute réquisition, tu avais mis deux pièces de ton grand appartement à la disposition de l'état-major anglais. En dépit de cette guerre, des privations, de ta vie harassante, dont j'étais consciente mais impuissante à en résoudre les difficultés, en dépit des relations délicates avec mes grands-parents paternels, en dépit de tout cela, j'étais heureuse de vivre et toi aussi, je pense. Les Anglais, par leur présence à la maison, donnaient du piquant à notre vie. Je donnais des surprises-parties. Nous dansions des boogie-woogies endiablés en sandales à hautes semelles de bois ou de liège. J'avais 14 ans ! Et je ne pouvais t'être d'aucune utilité. Car, pour arrondir tes fins de mois souvent difficiles, tu avais décidé de te charger de l'entretien du linge de tes locataires, que tu étais censée porter à la teinturerie. Je te revois ruisselante de sueur dans la cuisine. Congestionnée, tu soulevais avec peine deux lourds fers en fonte, que tu mettais à chauffer sur le gaz et prenais à tour de rôle avec une poignée. Tu repassais avec application et effort les chemises de grosse toile kaki et les épaisses vestes d'uniforme que tu devais amidonner. Le fer à la vapeur n'existait pas encore cette année-là. Je souffrais de te voir chaque semaine dans cet état. Ta santé était déjà précaire. Malgré ces travaux épuisants et tes petits moyens, tu as toujours tenu ton rang. Tes hôtes ne t'ont jamais vue en négligé. Tu es toujours restée la " Grande Dame ", au port altier. À la maison, tu portais en été des déshabillés froufrouants. En hiver, tes robes de chambre galbaient ton merveilleux corps.

Lors d'une soirée mémorable, dans une robe d'hôtesse de velours vert, tu chantais de ta voix bien timbrée, chaude et puissante, que tu modulais jusqu'au son filé, en t'accompagnant au piano. Les invités étaient nombreux et gais. Tous chantaient à tue-tête.

Seul, dans un coin du salon, un Écossais timide, amoureux d'Annie, et qui ne participait pas à la liesse générale s'approcha de moi et me demanda innocemment : "Josy, what is the plural of ta gueule » ? Imperturbable, je lui avais répondu " Vos gueules ! " Un " Vos Gueules " tonitruant retentit alors dans un fou rire général et inextinguible.

Ces fêtes étaient pour toi, Maman, une compensation à toutes les souffrances endurées. Tu semblais heureuse. Il y avait quatorze ans que mon père n'était plus et tu avais retrouvé ta liberté après la mort de ta mère, ma grand-mère Rachel, qui avait été tyrannique. Il t'arrivait parfois, de ne pas être à la maison, lorsque je revenais du lycée. Tu me prévenais et J'allais faire alors mes devoirs chez mes grands-parents, ce que je n'appréciais pas beaucoup, parce que Maman, tu m'échappais. Tu n'avais jamais envisagé de refaire ta vie, ayant souffert, enfant, du remariage de ta mère, à laquelle Salomon Adida, l'ancêtre, son père, avait sûrement rappelé la sagesse du Talmud, qui dans cet apologue enseigne que "Le meilleur des chevaux a besoin d'un frein, la plus chaste des femmes a besoin d'un mari, et le plus prudent des hommes a besoin du conseil d'un ami."

Quant à moi, J'étais tellement possessive que je ne n'admettais aucun homme dans ta vie. En 1943, un officier de l'armée britannique, le colonel Watson, occupait les deux pièces réquisitionnées. Visiblement, il te courtisait et lorsque tu le croisais, tu

avais un éclat particulier. Un après-midi, revenant du lycée, une heure plus tôt que de coutume, j'entrai à la maison. Dans l'entrebâillement de la porte, séparant nos deux chambres, dans les bras de l'officier, la tête renversée, les yeux mi-clos, le corps ployant sous son étreinte, c'est, toi, maman que j'aperçus. Vos lèvres étaient soudées. Mon ventre se noua. Il me fit mal. Je me raidis. Les larmes contenues emplirent mes narines. Je reniflai. Ma lèvre inférieure tremblait. Je serrai le poing jusqu'à sentir les ongles s'enfoncer douloureusement dans ma chair. J'éprouvai une sensation de néant. Je voulus crier. Aucun son ne s'échappa de ma bouche crispée. Tu avais dû, Maman, sentir ma présence.

" Josy, déjà rentrée ? ", me dis-tu Je ne répondis pas. Je me jetai sur mon divan et sanglotai maintenant sans retenue, la tête enfoncée dans mes bras. Dans le couloir, les pas du colonel s'estompèrent.

Toutes les pièces de l'appartement ouvraient sur ce large et long corridor. Il était donc ressorti par ta chambre. Depuis combien de temps étiez-vous ensemble dans cette chambre ? Maman, pourquoi avais-tu fait ça ? J'avais presque crié. Je calculais mentalement depuis combien d'années mon père était mort : quatorze ans. Tu t'approchas doucement. Je t'entendis me murmurer :

" Mon trésor, ne pleure pas, je t'en supplie. Tu es une jeune fille à présent. Tu peux comprendre certaines choses. Je t'aime toujours autant. Mon bijou, parle moi. » Je restai muette. Tu pris le parti de retourner dans ta chambre. Après cet incident, pendant quelques temps, tu t'imposas d'être seule et disponible lorsque je revenais du lycée.

Combien, j'ai regretté d'avoir été aussi exclusive. Voici les vers que l'officier anglais avait écrit pour toi le 20 octobre 1943.

Chez Madame ADIDA

Le mois de juin, je suis venu

A Constantine et j'ai obtenu

Une chambre à coucher très confortable

Chez Madame ADIDA, la veuve si aimable.

J'y suis resté pour quatre mois

Et je reviendrai une autre fois,

Car toujours, toujours comme chez moi

Beaucoup de bonheur et beaucoup de joie.

Toujours, Madame était si agréable

Que ma pensée d'elle est inexprimable.

Et c'est mon espoir qu'après la guerre,

Elle viendra en Ecosse avec sa petite chère.

J'avais hâte de travailler pour toi. En Juillet 1949, deuxième échec au Baccalauréat. Grand-père cessa, comme la loi l'y autorisait, de verser la pension alimentaire qui nous permettait, toi et moi de vivre modestement. J'avais vingt ans, et je n'étais certes pas en avance dans mes études. Il me fallait travailler pour rapporter un salaire à la maison. Mais quoi faire ? Je n'avais aucune qualification, aucun diplôme. Ayant poursuivi mes études jusqu'en classe de première, je n'avais pas jugé nécessaire de passer le Brevet d'Etudes du Premier Cycle en fin de la classe de troisième et encore moins le Certificat d'Etudes Primaires. Et par-dessus tout, à Constantine, une jeune fille de " famille " ne travaillait pas, elle se mariait. Pour une femme, acquérir son indépendance par le travail était considéré par la bourgeoisie, dont j'étais, comme un manquement à la bienséance. Par tes multiples activités sociales, médaillée du " Mérite National," t'occupant activement de la Croix-Rouge, de la Goutte de Lait, du Comité pour la lutte contre la tuberculose, tu aurais pu faire jouer tes relations pour me faire obtenir un emploi de bureau. Mais je me souviens de la réponse d'un ami, Directeur de l'Enregistrement et des Domaines, que tu avais sollicité : " Josy ne peut pas faire n'importe quoi ", avait-il dit. Tu étais très soucieuse. Quant à moi, je prenais conscience des responsabilités qui pesaient sur mes épaules. Je consacrais les mois de juillet et août à l'apprentissage de la dactylographie, sténographie et à la recherche d'un emploi. J'étais totalement découragée lorsqu'un matin de septembre, le directeur du Consistoire te téléphona pour t'annoncer l'ouverture à Constantine d'une école juive d'enseignement professionnel et le recrutement de deux professeurs d'enseignement général. Le président de cette école ORT, Organisation, Reconstruction, Travail, était un ami très proche de toi. Tu le contactas aussitôt et lui demandas d'intervenir auprès du directeur de l'école pour solliciter un poste en ma faveur. Certes, je n'avais pas obtenu mon Baccalauréat, mais ma note de français était très honorable. Le président promit qu'il ferait le nécessaire et qu'il rappellerait dans quelques jours. Te souviens-tu, ma douce, combien l'attente avait été pénible ?

Enfin, un matin, le directeur, Monsieur Alberstein, par l'intermédiaire du président de l'ORT avait accepté de me recevoir. L'école, que je connaissais bien, était située au numéro 15 de la rue du Troisième Chasseur d'Afrique. C'était mon école juive où j'avais passé de si bons moments dans la période noire des années de " Vichy " de 1942 à 1943. Enfin, j'avais obtenu le poste. Combien tu étais heureuse ! Ta grande fille allait entrer dans la vie active ! Mes élèves étaient des garçons, à peine plus jeunes que moi. J'allais enseigner le français, l'histoire, la géographie, l'hygiène et la législation sociale et pour les trois niveaux. Nous préparions nos élèves au Certificat d'Aptitude Professionnelle. Mon premier salaire me remplit de bonheur. Je te le donnais entièrement. J'étais récompensée. Je partis en France pour faire un stage de théâtre. C'était en 1950. Cette même année, Annie perdait son papa et dut interrompre ses études pour travailler comme moi.

Tu aimais bien monsieur David Alberstein, Maman, et malgré nos dix sept ans de différence, tu avais accepté lorsqu'il t'avait demandé ma main en 1951 avant de partir à Tunis pour créer une nouvelle école ORT. Il fut remplacé par monsieur Goldberg avec lequel mes relations furent tendues au début. Avec David, nous devions nous marier en 1952, mais nos projets n'ont pas abouti à cause de sa stérilité, fait dont tu étais au courant. Moi, je pleurais ma liberté perdue. J'avais vingt-trois ans, Maman et tu voulais toujours dicter ma conduite. J'étais pourtant majeure au nom de la loi et je travaillais. Aussi, les vacances en cette année 1952 furent-elles les bienvenues pour Annie et pour moi. Georges Onden était rentré d'Indochine en août et voici la lettre que tu m'écrivais. L'en-tête a de quoi surprendre

Jeudi 5 août 1952

Mon chéri,

À 20 heures 30, je suis de retour du Boulevard d'artillerie à Bellevue. À mon arrivée, le commandant m'attendait en bas. Agréable après-midi : goûter, bavardage, audition de la Danse des Morts, poème admirable avec un fond sonore non moins admirable, Concerto de Mozart.

Toujours le même cadre, la fenêtre largement ouverte sur le même paysage que l'on découvre chaque fois avec autant de bonheur. Le commandant m'a dit avoir reçu une lettre de toi, lui demandant de fixer exactement la date de son arrivée. Il attend sa place et espère être à Paris autour du 7 ou du 8 août. Il ne m'a plus parlé de ta rupture avec David Alberstein et je n'ai pas cru devoir en parler à nouveau. Je ne pense pas qu'il soit sage de t'engager avant qu'il ne soit libre, d'autant qu'il doit vivre en France et que l'avenir ne nous appartient pas. Il n'est pas du tout sorti à Constantine. Il fait sa cuisine et le reste du temps, il fait ses devoirs de composition. Il me les a montrés. Ce sont des mathématiques de la musique. Je crois qu'il apprécierait par dessus tout une femme d'intérieur. Es-tu celle-là ? Il doit me téléphoner avant son départ. Au sujet de ta rupture avec David, je n'ai pas donné de motif précis. Mais, il sait que tu étais dans l'incertitude et que vous avez jugé bon de rompre aux vacances, période de détente pour tous les deux. Hier, j'ai déjeuné chez le docteur Jo Mimouni, un repas de gala avec Marthe Hassan, très chic dans une robe blanche.

Tu as très bien fait de ne pas accepter l'invitation du monsieur du Lavandou. Je ne veux pas que tu sortes seule le soir à Paris, de même qu'il ne faut pas qu'Annie sorte seule. Tata Lætitia vous fait confiance pendant que vous êtes toujours ensemble. J'ai reçu une carte de monsieur Goldberg de Venise. Il me charge de ses amitiés pour vous, étant sans adresse. Pour le parapluie, prends le vert. Pour le sac, le croco est trop cher. Je pense faire une jupe avec le tissu du manteau nègre.

Vendredi

J'ai passé une mauvaise nuit. Pourquoi veux-tu faire encore un faux-pas ? Attends que le commandant soit libre. Peut-être auras-tu la chance de rencontrer un être qui te rende pleinement heureuse. En tous cas, ne te jette pas à l'eau. Le commandant est très bien, mais, je ne sais pas si tu as tout pesé. Il m'a dit qu'il ne serait à Paris que pour deux ans, et que sa vie était instable. Ne te marie pas pour te marier, mais pour être heureuse. Je suis très mécontente que vous viviez en filles libres à Paris. J'espère qu'Annie ne profitera pas de l'arrivée de Freddy pour sortir seule le soir. Dis-moi si tu veux de l'argent ? À Toutes deux, de très affectueux baisers.

Méry

Bien sûr, je t'avais acheté un très beau sac en crocodile, pleine peau. Je l'avais pris au Carreau du Temple. Sa façade monumentale s'ouvrait sur la rue du temple. Après la deuxième guerre mondiale, il devint un haut lieu de la fripe parisienne. Le marché était constitué de quatre carrés, ayant chacun sa spécialité. Carré du Palais Royal : tapis, soieries, rubans, gants, plumes et articles à la mode. Carré de Flore : linge de maison. Carré du Pou-Volant : ferrailles et friperies. Carré de la Forêt noire : cuir. Entre ces quatre halles et la Rotonde se trouvait un carreau terre-plein où fonctionnait une bourse de vêtements d'occasion qui durera jusqu'à l'après-guerre. À chacun de mes voyages à Paris, je ne manquais jamais d'aller faire mes achats au Carreau du temple. Voici la lettre que tu m'adressais, après réception du sac. Tu parles déjà de monsieur Goldberg de façon assez méprisante.

10 août 1952

Mon chien à moi,

C'est bon un petit chien pour réchauffer le cœur de sa bique. Je ne suis pas heureuse à cause du sac en crocodile, mais en dépit des kilomètres qui nous séparent, je sens que tu m'aimes un peu et c'est assez pour que j'oublie que tu as parfois de la personnalité. Je suis surtout heureuse à la pensée que tu fais un agréable voyage et que tu te désintoxiques.

Ce matin, je suis allée encaisser les loyers de tata Lætitia et porter mes chaussures à réparer. Je ne sais pas si le Commandant est parti. Je n'ai eu aucun coup de téléphone. Goldberg n'est pas encore de retour. Je pense qu'il ne saurait tarder. Je fais une véritable cure de cinéma. Cet après-midi, je pense aller voir le Dindon, comédie gaie de Feydeau. Le soir, il m'arrive de m'attarder à bavarder avec le groupe Mimouni, Doukhan. Régulièrement, Eliane Guedj très sagement sirote une citronnade en compagnie de ses parents. Savez-vous que notre voisine du rez-de chaussée, Mireille Kéranne a acheté une automobile 4 chevaux. Hélyette dit qu'elle en aura une avant l'été prochain, à moins qu'elle n'ait fait jusque là un meilleur placement.

Encore dix jours et ma Poule à moi sera là. Ils vont si vite passer pour toi que j'aurais bien fait le sacrifice d'attendre encore. Ne te prive de rien. Pourquoi n'es-tu pas allée voir des ballets ? Penses-tu revoir Mr Maillet avant ton départ ? Je ne me suis pas souvenue de la date de l'anniversaire du mariage de Claude et Geneviève. Ma pauvre tête me suit, mais ne sert pas à grand chose. Si au moins, elle consentait à l'oubli total, ce serait une promesse de bonheur. Mais hélas, elle recèle le pire et néglige le meilleur. Nos amis Sabatier ont passé l'été à Constantine. À tous de très affectueux baisers, toujours, les meilleurs de ta bique.

Méry

Je n'ai pas épousé Georges Onden, mais le 23 mars 1955, j'épousais Romain Goldberg et nous étions restés à Constantine. Ma cousine Annie nous emboîtait le pas et épousait Claude Martin, à Paris en juillet 1955 et ils ne devaient plus retourner en Algérie. Tu n'avais pas assisté au mariage d'Annie, Maman. Tes maigres moyens ne te permettaient pas un déplacement aussi coûteux. Les événements de la guerre d'Algérie avaient débuté en 1954. Ses enfants n'étant plus auprès d'elle, ta sœur Lætitia prit la décision de quitter Constantine bien avant nous. Voici la lettre que tu lui écrivais en juin 1959.

Ma très chère Lætitia,

Ma lettre de ce soir a pour objet essentiel de te communiquer une adresse où tu dois pouvoir trouver un appartement en France. Elle m'a été donnée par Suzanne Kalifa, la femme du docteur Elbaze. Son fils Pierre, le

médecin vient par ce truchement de trouver un quatre pièces dans de bonnes conditions. Il faut savoir attendre, m'a-t-elle dit. Il est exact que le marché est en baisse. L'essentiel est que tu récupères tes fonds. Qu'aurais-tu fait si je ne m'étais pas occupée de gérer toutes tes locations et la vente de tes appartements ? Heureusement pour toi, je suis toujours à Constantine. J'ai reçu deux lettres de ma belle-sœur Yvonne. La deuxième a quinze pages. Je me garderai bien de te la communiquer. Je ne veux retenir qu'une chose. Depuis le décès de notre cher frère Albert, le 8 mai 1959, elle va être titularisée et le reste importe peu. Elle me demande l'évaluation de la succession de l'oncle Léon. Il est très difficile d'estimer toutes ses terres, qui étaient les plus belles terres, mais qui ne sont même pas louées en raison des événements. Elle me demande entre autre, où trouver cinq cent mille francs et de prendre l'avis de Romain et Josy pour sauver l'héritage de ses enfants, c'est à dire payer les dettes. Je trouve naïf de penser que pour un héritage aujourd'hui presque chimérique, on peut penser trouver cinq cent mille francs, d'autant que Joëlle n'a que cinq ans et qu'il reste à courir seize ans pour arriver à sa majorité. Pour mon propre compte, j'y ai déjà renoncé et si Josy a cinq cent mille francs, il serait plus normal qu'elle pense à prévoir un toit. Je sais bien que leur vie n'est pas réjouissante. Mais, heureusement qu'Yvonne est en place et bien considérée. Elle dit du reste combien elle est reconnaissante à ton beau-frère Lucien qui lui a trouvé son emploi. Elle suit des cours du soir pour améliorer sa situation. Ces cours ont lieu à la banque même. Elle est intelligente. Je reste persuadée qu'il lui sera aisé de gravir les échelons. L'essentiel est qu'elle ait de la santé pour faire face à toutes ses charges. Pauvre Albert et dire qu'il assumait tout avec le sourire. Aujourd'hui, je ne suis pas surprise de sa fin. J'ai seulement le regret de ne l'avoir pas prévue. Peut-être que si Yvonne l'avait aidé à ce moment-là, seraient-ils encore tous les deux à partager le fardeau.

Jean a vu le docteur Maril qui a déclaré qu'il avait un foie et une rate énorme : régime, traitement etc. Il a beaucoup grandi et de ce fait semble plus maigre. Tutune Elkaïm, la sœur de Jeannette est là, toujours la même. Je l'aime bien, mais les morts ne sont pas ceux auxquels on pouvait penser. Les malades se soignent et se ménagent. Les gens bien portant s'usent. Je ne sais pas quand viendra mon heure, je suis à cheval sur les deux. Je ne me porte pas bien, je ne me soigne pas, ni ne me ménage. À quoi bon se garder pour cette chienne de vie ! Et pour compléter les réjouissances, le comité féminin de l'ORT organise le huit novembre le thé dansant qui devait avoir lieu en mai dernier. J'ai dit le comité, il faut lire : j'organise pour le comité et puis qu'elles aillent se pendre ou danser. Comment vont les enfants ? Dis à Geneviève que je regrette le temps où je bénéficiais de la lecture de ses lettres si vivantes. Il me faudra attendre le jour de l'an pour avoir droit à une petite carte en couleur, bien sûr, mais j'aimerais mieux une longue lettre sans image aux dessins animés comme elle seule en avait le secret.

Que faut-il faire du solde de tes loyers ? Lucien t'a-t-il écrit ou bien es-tu toujours dans la douce ignorance des chiffres ? De toutes façons, ne te fais pas de souci. Au bout de toute vie, il y a la mort. À quoi bon mourir durant sa vie, puisqu'on ne vit pas au delà de la mort.

À tous, grands et petits, toute mon affection.

Mery

Deux mois plus tard, tu réécrivais à ta sœur après avoir terminé le laborieux travail du partage des biens de Léon et Moïse Adida, travail qui incombait bien sûr au notaire. Je l'ai conservé dans mes archives.

Août 1959

Ma chère Lætitia,

Je ne sais si tu es toujours à l'hôtel des Roches. J'espère que ma lettre te parviendra. Tu me connais assez pour donner un sens à mon silence. Chaque fois, il semble que ce soit la plus mauvaise passe. En vérité, la vie est une somme d'ennuis, de déceptions. Le pire est de n'attendre plus rien. Les semaines passées, j'ai été très prise par les projets de partage. Tu les recevras par les soins de Maître Salette. Tu verras, j'ai fait au mieux pour nous. Nous avons l'appartement de Maman et celui de Maurin qui est très bien et qui dans l'avenir peut être vendu pour un local commercial. Ces partages m'ont donné beaucoup de mal. Il fallait jouer avec les chiffres comme à un jeu de construction pour essayer de donner à chaque branche la fraction qui lui revient. J'ai reçu une réponse de tante Perle qui accepte de voir le projet de partage. Si le projet est accepté, Josy aura son appartement et le mien dans son lot. Elle devra verser une soulte puisque nos deux appartements excèdent sa part. Je ne sais si je t'ai dit que j'avais écrit à notre cousine Marie pour avoir toutes les adresses des autres branches. Elle m'a répondu une lettre comme elle sait en écrire, me disant qu'elle avait envié notre cousin Alfred qui avait été ravi des instants passés chez moi. Elle sera avec son mari Jacques à Paris en août. Je lui ai donné ton adresse car elle souhaite te voir. Notre cousine Reinette, en provenance du Venezuela est aussi à Paris. Ecris à notre cousin Gaston pour prendre un rendez-vous pour ton retour à Paris. J'aurais tant aimé les voir. Je ne sais si je vais partir. Je n'ai le goût de rien. J'ai encore acheté un tissu bleu pour me faire une robe. Il traîne sur une chaise et pourtant, ce n'est pas un luxe, mes robes sont en mauvais état. J'ai obtenu une cure à Aix, mais je ne me sens pas capable d'affronter le mauvais temps et la solitude en l'état où je suis. D'autre part, je ne me vois pas davantage à Paris en même temps que les enfants. Romain est de plus en plus muet. En dehors de bonjour, il n'articule rien. J'évite de plus en plus d'être dans sa sphère, au point que je n'envisage de partir qu'à leur retour, si j'en ai le courage. Dès que tu auras un nid, je viendrai passer quelques temps auprès de toi et manger mes rentes. Ce sera un bien pour toutes les deux. Ici, on est toujours sur un volcan, chaque jour, au moins un attentat. Ce matin, dimanche, une grenade a explosé près de l'arrêt du tram à la Brèche. C'est la deuxième de la semaine au même endroit. Je pense inviter à déjeuner Lucien et ses sœurs pour rendre les invitations reçues. Puisque ma lettre n'est que pour toi, je ne la relis pas. Quand les enfants seront-ils en vacances ? Jean est adorable en ce moment. Il parle comme un grand. Je ne sais si je t'ai dit qu'il avait retrouvé ton écharpe, qu'il l'a reconnue avec joie. Bonne cure et bons baisers.

Méry

Comme tu le sais, maman, je n'hériterai d'aucun appartement, car en raison des événements d'Algérie, comme on les appelait à l'époque, alors que c'était une vraie guerre, nous avons dû partir et tout abandonner.

Dans cette autre lettre, tu annonceras la mort de tata Eugénie, la seule personne que tu allais voir après le décès de papa. Tata Eugénie était un modèle de vie. Malgré la perte de deux enfants à deux ans d'intervalle, elle garda une sérénité exemplaire. En 1941, son fils William, se suicida, à l'âge de vingt six ans. Il venait de terminer ses études de pharmacie. Il était beau et intelligent, mais n'avait pu supporter les brimades faites aux Juifs pendant la guerre. De plus, une rupture avec une jeune fille qu'il aimait, a probablement été l'élément déterminant de ce suicide. Il s'est tiré un coup de revolver dans la tempe. J'avais douze ans.

René, son autre fils, tout aussi beau et aussi intelligent que William, à qui j'avais recousu tous les boutons de sa capote avant son départ pour la guerre est mort dans un corps à corps à Tunis le vingt six décembre mille neuf cent quarante trois. Il a été enterré au cimetière militaire de Carthage. Il avait dix huit ans. Lors de l'inspection de son régiment, le Colonel l'avait fait sortir du rang, et avait dit en le désignant : " Voici la France de demain ".

Septembre 1959

Ma chère Lætitia,

Je ne suis pas une chipie. Du reste, Jean n'a pas osé me le dire. Je suis comme toi, une entre tant d'autres que la vie tourmente. Depuis quelques jours, je pense à me faire une douce philosophie. Puisque la mort est fin de toute vie, pourquoi ne pas au moins essayer de ne pas la supporter. À l'arrivée de Josy, fatigue et ennui avaient fait de moi une loque. De tout l'été, pour toutes sorties, je suis allée trois fois à la place de la Brèche. J'ai commencé par prendre du repos. Malheureusement, un rhumatisme de la tête me chante une autre chanson. J'ai donc dû faire un traitement de cheval pour que le mal ne s'incrute pas. Du reste, je me sens mieux. Avez-vous des nouvelles de tante Eugénie ? Par une coïncidence étrange, avec Juliette, nous avons rêvé l'oncle Jacob, son mari, quand un télégramme de son fils Marcel de Blida nous annonçait que l'heure avait sonné. Peu d'êtres, avec tant de simplicité ont laissé une empreinte aussi vive. C'était une belle âme et sa souriante résignation devrait nous servir d'exemple. J'ai eu de vos nouvelles par Lucien de retour de Marseille. Il a vu tante Perle, en excellente forme et Yvonne à la banque. Elle a demandé à suivre des cours pour passer certains examens en vue d'améliorer sa situation. Nous avons engagé une Italienne pour Jean l'après-midi, avec l'espoir qu'elle fera l'affaire. Elle doit le conduire au jardin, repasser, éplucher les légumes et surtout être présente. Ma belle-sœur Laettis va mieux. Jacques est parti hier, sans l'assurance d'être sursitaire, puisque bachelier à 22 ans, alors que la limite est 20 ans. Il a présenté un recours devant une commission départementale qui doit se réunir après le 8 octobre. Les enfants doivent être de retour. J'espère qu'ils ont tous bien profité de leurs vacances. Josy m'a dit son admiration devant le futur champion qu'est Frédéric. Je crois qu'il aura toujours ma préférence. Mais, ceci est un secret entre nous, n'allez pas me brouiller avec les autres. Merci à Annie de sa douce pensée. Je pense bien connaître son bonhomme, avant qu'il ne soit un grand personnage.

As-tu lu l'article paru dans Marie France de septembre 1959 sur l'infarctus du Myocarde. Que Claude le lise. Son rythme de vie, ses colères, tout le prépare à un accident possible. Pourquoi, toujours penser que les leçons et les conseils de prudence ne s'adressent pas à vous. Malheureusement, tous les jours des hommes encore jeunes payent leur défi au mal implacable. Ton mari est mort d'angoisse, notre frère Albert a succombé au poids de ses charges. Sur mes conseils, ton beau-frère Lucien a consulté un professeur à Marseille. Il faut qu'il perde 20 kilos en six mois, qu'il se repose chaque semaine, qu'il ne traite plus plusieurs affaires en même temps, qu'il évite les coups de téléphone successifs, qu'il réduise son rythme de vie. N'en parle à personne. Je ne veux pas qu'on donne une fausse interprétation à une mesure de prudence qui s'imposait.

Romain est rentré en mauvaise forme. Il traîne un refroidissement depuis Cap Breton, sans avoir consulté un médecin. Il tousse comme un perdu et refuse de se soigner. Josy et Jean ont bonne mine. J'ai demandé à Jean pourquoi il ne t'avait pas amenée. Il m'a répondu : « elle n'est pas venue et pourtant, je lui ai laissé son billet ». Josy dit que c'était un ticket de métro. Je comprends que tu n'aies pu aller loin. Nous t'attendons tout de même.

À tous de très affectueux baisers. À toi, tendrement

Méry

Cet été 1959, nous avons passé nos vacances, Romain, Jean et moi-même avec ma cousine Annie, son mari Claude et son fils Nicolas à Capbreton. Voilà la lettre que tu m'écrivais, Maman, en réponse à un envoi de photos de notre séjour. Ton amour pour Jean était si grand que je me doutais bien qu'en t'envoyant des photographies de ta « Pouniche », comme tu l'appelais, tu ne résisterais pas à manifester ta joie de façon outrancière pour faire éclater le trop plein d'amour que tu avais dans le cœur.

9 juillet 1959

Ma fille chérie

Ta lettre était pesante, je soupçonnais qu'elle me réservait une agréable surprise. Ma Pouniche face au gros père qui le toise d'un air avantageux. Le père, le fils, la poule. Il ne manquait que les parents de Nicolas. Ce sera, je l'espère, dans la prochaine série. J'ai ponctué ma montée de tous les noms d'animaux, tant j'étais heureuse. À la maison, j'ai retrouvé les peintres qui auront mis quinze longs jours pour éclaircir mon décor. C'est vraiment un luxe que je ne regrette pas. Après, ce sera le tour de votre cuisine, puis, inévitablement la mise en place et le nettoyage. À cet effet, je garderai Zora pour m'épargner.

Ma belle-sœur Laettis est de plus en plus déprimée. Elle souhaiterait même aller consulter en France. C'est dire, son angoisse !

Je n'ai plus de nouvelle de ma belle-sœur Yvonne. Un des enfants aurait pu écrire. Ma dernière lettre est restée sans réponse. Je veux bien faire la part des ennuis et des occupations, mais, tout de même, on trouve bien cinq minutes en un mois pour entretenir des relations que l'on souhaite, d'autant que tout comme elle, je ne suis pas à la noce. Cette période estivale avive mes souvenirs et j'ai grand peine à imaginer mon frère Albert, figé, et sans vie. Je le revois toujours avec son large sourire, s'affairant, réglant tout avec cette assurance qui faisait qu'on le croyait immortel. M. Riquet, mon locataire est parti aujourd'hui. Je ne suis pas fâchée d'être libre jusqu'à l'achèvement des travaux et pense vers le quinze m'occuper d'une double location.

Tortue occupe la chambre de monsieur Roux. Elle a sa place dans mes préoccupations. Je la néglige moins que moi. Il est vrai qu'elle est plus facile à satisfaire. La presse, la radio annoncent des orages sur la France. Etes-vous dans le bain ?

La demande de crédits pour la réfection des balcons des immeubles a été acceptée. Elle s'élève à trois millions payables par échéances trimestrielles de trois cent mille francs. Je n'ai pas encore vérifié les comptes de Léon. Je ne suis pas en bonne forme et préfère différer tout ennui. D'autre part, il m'est particulièrement agréable de ne pas me presser à satisfaire tous ceux qui manifestent tant d'impatience aujourd'hui. Mon concours leur est indispensable. Pour l'avoir méconnu hier, ils le regrettent sûrement.

Ci-joint, un article de presse, pour le moins sensationnel. C'est l'apologie de l'importance. En vérité, dans la société, on a la place que l'on se donne. Si Romain en faisait son profit sans atteindre à cet étalage, il gagnerait à se laisser découvrir. Pour moi, c'est chose faite déjà. Mais pourquoi faut-il qu'il n'accepte personne dans son univers ? Même les mieux intentionnés. Je l'aime bien quand même, puisqu'il est le compagnon de ta vie et que je n'ai qu'un désir, vous voir heureux. Peut-être, quand je n'y serai plus, je manquerai dans sa toile de fond, comme je manquerai à ton fond sonore, et en ton cœur, j'en suis sûre. Quand au bonhomme, avoir une mémé, une vraie est indispensable pour avoir la notion de caprice, d'autorité et de tendresse. C'est même indispensable pour croire au Père Noël, dans l'appareil traditionnel. C'est plus pour lui' (Jean) que pour moi, que je participe à ses souvenirs. Il est adorable en apache aviateur. J'aimerais une photo de Nicolas de face et en couleur, si possible.

Au Nicolas dictateur, de bonnes bises. Je veux croire que son air n'est qu'une attitude et qu'il ne dédaigne pas mon Jean, mon bonhomme que j'embrasse fort, fort, fort, ainsi que Maman, Papa, et tous ceux que j'aime.

Méry

Après le séjour à Capbreton, Romain, Jean et moi, avons passé quelques jours à Paris, chez nos cousins Claude et Geneviève. Voici la lettre que tu nous écrivais

Mercredi 26 août 1959

Mes bien chers

Il me souvient d'un été, alors que j'essayais une robe, de la panique de ma sœur Lætitia, à la suite d'un tremblement de terre.

Hier au soir, pour la deuxième fois, la terre a tremblé. Il était vingt deux heures trente cinq. Je ne dormais pas. Je me suis précipitée pour placer les objets en sûreté, j'ai même mis à terre la lampe, le vase de Sèvres, la soupière, tout ce qui risquait chez vous. Heureusement que la glace (qui n'est toujours pas posée), était à l'abri des vicissitudes. Heureusement aussi, que l'on n'écoute pas toujours Romain, ou plus exactement qu'il lui arrive de se laisser convaincre. Je ne sais si la nature va se calmer, mais je n'ai pas l'intention de remettre les objets en place et je suis ravie que vous ne soyez pas là (même ma sœur Lætitia que je souhaiterais voir).

Hier, j'ai rendu visite à ma belle-sœur Laettis. Elle était très émue et m'a beaucoup remerciée de ma gentillesse. Je l'ai trouvée au lit, sans force, pleurant à cœur fendre. Et dire, que j'ai dû taire mes ennuis pour prendre au sérieux ses chimères.

J'ai reçu pour Romain, de retour de Capbreton une lettre provenant de l'ORT. Pour éviter de la faire inutilement circuler, j'ai pris la liberté de l'ouvrir : « 13 août 1959 Nous accusons réception de votre lettre et vous remercions de votre rapport financier de juin 1959. Smaga »

De retour de Sétif, Yvonne Bentata, la sœur de Jeannette vient de me téléphoner. Elle me charge de ses meilleures pensées pour vous, et pense écrire à sa sœur dès que sa paresse se dissipera. Elle viendra samedi avec sa fille Raymonde de retour de Bône. À quand votre retour ? Je dois faire prendre chez Raymond Halimi l'étagère à livres qui plaisait à Josy. Il tient à vous laisser un souvenir.

Aurez-vous le temps de lire toute ma prose, une lettre chaque jour. C'est beaucoup quand on a peu de jours à passer et tant de choses à faire.

Des baisers, même les meilleurs, ça ne se lit pas, ça se donne.

Méry

Bonjour Poupoune à moi. Avec qui fais-tu dodo ?

Tu avais passé ton été, Maman, à faire le partage des biens de Moïse et Léon Adida et voilà que la veuve de Léon, Perle, exigeait un partage judiciaire. Je comprends ton désarroi qui transparait dans la lettre que tu adressais à ta sœur Lætitia. Tu lui conseillais de conserver la généalogie des autres branches qu'elle avait notée dans un cahier, ce que j'ai fait.

Novembre 1959

Ma chère Lætitia,

Et la fête continue. Je t'adresse l'assignation reçue hier. Tante Perle demande un partage judiciaire. Je pense aller voir son avoué puisque nos intérêts sont communs. Les Adida sont furieux, du moins Albert, puisque Léon est en cure. Ce dernier va donc enfin donner des comptes. Peut-être irai-je voir le président pour lui exposer la situation.

Il est écrit que je n'en sortirai pas. Tout cet énorme travail pour rien. Pas tout à fait pour rien, car le partage des biens de Moïse Adida et de Léon Adida fait sur un cahier est un document très intéressant sur la Généalogie des différentes branches des Adida. Vous garderez, je l'espère, ce travail colossal que j'ai fait, tandis que vous vous distrayez.

Mon beau-frère Albert a beaucoup de problèmes familiaux. Il fut un temps où il pensait à ce que son père pouvait et non à ce qu'il devait. A-t-il changé d'avis depuis lors ? Toujours pas de bonne pour Jean. Comme tu le penses, c'est un problème. Si au moins, sa tata Lætitia était là, elle aurait la joie de le garder quelques rares fois, bien entendu. Vendredi, je l'ai amené chez l'avoué, puis au Monoprix. C'est tout de même un amour d'enfant. Il y a tout de même quelque chose de changer en Algérie Française puisque Jean va en ville. Ma chère Lætitia, Josy pense bien à toi, mais jusqu'à demain, elle pense surtout à son examen, après quoi, elle t'écrira de longues lettres.

Avez-vous vu Nicolas et ses parents à Paris ? Comment va-t-il ? Dis à Claude de nous envoyer des photos des enfants et à Geneviève de m'écrire de loin en loin une de ces bonnes lettres dont elle a le secret. Depuis ton départ, nous sommes frustrés de tout.

Des tas de gens s'inquiètent de toi et me chargent de bien des choses.

De bonnes bises à Frédéric et Florence. Où vont-ils en vacances ? De Jean, les bons baisers à tata Lætitia dont il parle toujours.

À tous, très affectueusement. Méry

Cette autre lettre écrite à deux heures du matin est également adressée à ta sœur Lætitia en novembre 1959.

Ma chère Laettis

Sauf imprévu, tu dois être à Paris. J'espère que tu as retrouvé tout le monde en bonne forme. Ici, Jean est à nouveau au lit, Nina à Batna, sans la possibilité d'être remplacée. Donc....

Mes beaux-frères, plus justement Albert ont décidé de faire vendre à la criée tout l'intérieur de mes beaux parents. (sans commentaire !) J'ai tout de même dit à Juliette : « tes parents sont maudits » Je pense que mon beau-père m'a dit un jour : « Vends les meubles de mon fils pour vivre ! »

Avez-vous reçu les dattes confiées à Henry ? La poste nous a informés de la réclamation d'Annie au sujet de son envoi de décembre. Comme vous le voyez, tout va très bien madame la marquise, sauf en Algérie où tout va très mal. L'opinion est complètement retournée. Les gens sont plus pessimistes que jamais et l'affichent ouvertement. Tous les jours, la presse fait état de pétitions. Chacun chuchote que ça va mal, très mal. Nous avons été privés d'eau une semaine, à la suite de trois sabotages. L'insécurité est telle que les réparations, même sous escorte, s'avèrent impossibles à certaines heures. Un train de pétrole a brûlé en gare de Constantine, sans parler des trains qui sautent tous les jours et des attentats, bien entendu. Jamais, ils n'en viendront à bout. Les mesures de clémence ont soulevé l'indignation de toute la population. « La paix des braves » avait déjà fait tomber la fièvre du treize mai. Cette erreur psychologique a fait le reste. Notre amie Lilette qui était gonflée aux heures de gloire ne décolère plus, au risque de se faire mettre à l'ombre. Elle peste, elle jure, témoin de tant de sacrifices inutiles. Le téléphone est très souvent interrompu. Quant à la radio Algérie (France V), elle est brouillée ou muette. Les rebelles ont enfin la clef des ondes, comme ils avaient celle des champs. Le programme d'austérité est arrivé à point avec l'affaire des « Ballets roses » pour nous faire voir la vie en noir. Pourquoi grand Dieu, faut-il se donner tant de mal pour finir dans un trou ? Vive ceux qui ont le courage de la prendre ou de la laisser telle qu'elle est. Le franc lourd va-t-il avoir une incidence sur la vie ? Pour moi, mon compte bancaire en sera plus léger. Mon vif regret est de ne pas avoir acheté le manteau d'astrakan. Depuis une semaine, la vie est nettement en flèche. Tous les prix ont été réajustés. Depuis des générations, l'heure de vérité nous commande des sacrifices qui s'avèrent toujours aussi vains. Il nous reste la consolation de penser que nous ne sommes pas loin de zéro et que rien n'est possible au dessous. Pour une nuit blanche, tu vois, j'ai les idées claires. Quelles sont les couleurs en vogue ce printemps ? Pour un ensemble. J'ai l'intention de faire des folies, des échantillons si possible. Je suis allée à plusieurs reprises, à la salle des ventes. Porte close. La femme a été opérée, celle du commissaire priseur. J'ai peut-être les idées claires, mais elles ne sont pas très en ordre. C'est ce qui explique le décousu de ma lettre. L'essentiel est que tout y soit. De grosses bises aux petits.

À vous très affectueusement. Méry

Tu ne parlais pas souvent en vacances, ma petite Maman, ma douce, en dehors de tes cures et de tes séjours au centre de Chateaubriand. On était déjà en août 1961. Diane était née le onze juillet 1961 et mon cher tonton Léon avait été tué d'une balle de révolver par un fellagha le 24 juillet 1961. Sa mort m'afecta à un point tel que je dus sevrer ma fille à cause d'un arrêt total de ma montée de lait. Jean ne manqua pas l'occasion de faire une réflexion ; « elle est goulue, ma sœur. Elle a déjà pris tout ton lait. Dis maman, comment tu vas la protéger maintenant ma sœur ? » Je vais acheter un très bon lait à la pharmacie et avec de l'eau bouillie, je lui préparerai ses biberons. Ne t'inquiète pas ! T'en souviens-tu ma douce ? Les attentats se multipliaient. Ta soeur te manquait et voilà la lettre que tu lui adressais :

Dimanche, 16 août 1961

Ma grande sœur

Pourquoi n'es-tu pas auprès de moi ? Après quinze jours d'enfer, tout est neuf, tout est clair. C'est formidable. Je suis contente, mais je ne suis pas gaie. Je n'ai jamais été aussi triste depuis longtemps. Enfin, j'espère que ces grands espaces clairs m'aideront à me délivrer de cette grisaille qui pèse sur moi. Ma chère Lætitia, je t'attends en Algérie. Je sais que tu gagneras à te retrouver là où tu as vécu l'âge d'or. Nous te ferons la vie belle, autant que possible, bien entendu. As-tu des nouvelles de notre belle-sœur Yvonne ? Elle n'a même pas répondu à ma lettre de

renseignements, bien avant le départ de Josy. Je viens de lui écrire. Même les occupations, les préoccupations font que l'on peut écrire un mot pour donner des nouvelles et entretenir le souvenir. J'avais peu d'illusions. Il ne m'en reste guère.

Ma belle-sœur Laettis est très fatiguée, déprimée au point de garder le lit. Elle ne se supporte pas dans son appartement. Je crois que le docteur Attal lui fait faire une cure de sommeil. Il vient chaque jour. Denise lui fait la cuisine.

J'ai reçu une photo de Jean et Nicolas. Ce dernier le toise d'un air avantageux. Bientôt, tu vas revoir mon bonhomme. Il t'aime toujours autant ainsi que ma Poule. Je sais que leur venue te fera du bien. Je m'en réjouis pour toi. Comment vont ceux du square, les petits et les grands. Claude a-t-il profité de ses vacances dans le calme pour sa santé. Dis leur toute mon affection. Quand reviendront-ils dans ma maison toute belle, toute neuve. À toi, de tout mon cœur. Je ne relis pas ma lettre.

Méry

Mon cousin Claude, sa femme Geneviève et leurs enfants habitaient à Paris dans le treizième arrondissement, square Albin cachot. Lorsque Frédéric avait un an et demi, deux ans, ils étaient retournés à Constantine. Une photographie en témoigne. Tu donnes la main à Frédéric, maman au square de la république, près du bassin. Ce square n'existe plus. Il a été détruit après l'indépendance de l'Algérie pour y construire un hôtel Mercure. Nous étions Romain, Jean et moi en vacances à Paris pour rencontrer les meilleurs amis de Romain qui y habitaient, Monique et Michel IDELS. C'était en 1961. Voici la lettre que tu nous adressais :

20 août 1961

Vous mes bien chers

Enfin heureuse de vous savoir à Paris. Ne manquez pas de consulter un médecin pour Jean. Je crains que l'hiver ne soit rude, l'arrière-saison est pluvieuse. Ce soir, je dîne chez Lucien. Comme d'habitude, je l'entreprendrai des problèmes de ma sœur Lætitia. Je viens d'aller voir ma belle-sœur Laettis, qui semble un peu mieux. Mais je crains que le départ des enfants ne lui fasse perdre le bénéfice d'un mois de traitement et si d'aventure Pierre ne devait pas réussir ses examens, alors, ce serait la catastrophe. Quant à Denise, elle est comme on dit, très courageuse ! Je crois vous avoir demandé trois ou quatre fois la date de votre retour. Quelle est-elle ? Je n'en ai aucune idée. À mon prochain voyage à Paris, j'espère faire la connaissance de vos amis. Sans les connaître, a priori, ils ont toute ma sympathie. Ma chérie, ne pense pas à moi. Fais- toi belle. Tu sais combien je suis sensible à ton rayonnement. J'ai laissé loin derrière moi la femme de trente ans. Il me suffit que tu sois le miroir, qui me renvoie son image, une image plus belle, plus séduisante.

À tous de tout cœur. Méry

Ma vieille branche, je t'ai prêté mon bonhomme pour ta joie qui est la mienne. Quand il reviendra vers moi, d'autres prendront la relève. Embrasse les- fort pour moi, je les aime bien aussi.

Te souviens-tu, Maman, de l'horreur des derniers jours passés à Constantine ? Les manifestations, les accrochages entre Arabes et Européens qui se multipliaient. Quotidiennement, des plasticages d'appartements, des assassinats de médecins, d'employés de banque. Jean n'allait plus à l'école. C'était trop dangereux.

Te souviens-tu, Maman, de ma frayeur lorsque tu essayais de vendre des meubles à des marchands arabes et que tu les faisais monter dans l'appartement ? Nous bradions. Les camelots proposaient leur prix. Le climat n'était pas au marchandage, surtout après les propos tenus par les acheteurs :

" Si j'achète pas, ti di suite, demain, ti pars et j'y prends tout."

Zora, notre domestique emportait tous les jours des chaussures, des sacs de vêtements, d'ustensiles de cuisine et d'aliments.

Les meubles que nous emportions dans un cadre, seraient entreposés dans un garde-meuble à Strasbourg. Romain n'avait pas voulu prendre la responsabilité du choix d'un appartement, et pendant quelque temps, nous devrions loger à l'hôtel. Diane venait d'avoir cinq mois. Le départ était prévu pour le 17 décembre 1961.

Avant de quitter la maison, toi et moi, étions passés dans toutes les pièces, en jetant autour de nous un large coup d'œil sur les murs ornés de cimaises, les cheminées en marbre, comme pour nous pénétrer de tout, et tout emporter dans notre cœur.

Lucien, le parrain de Jean, nous avait accompagnés en voiture à l'aéroport de Oued Hamimine. Le hangar était plein. Assis sur des valises, des enfants pleuraient. Des vieux au visage raviné, avec de vieilles larmes dans leurs regards éteints, essayaient de les consoler. C'était une déchirure pour des milliers de gens. Nous partions dans les tout derniers jours, pendant qu'il était encore possible d'avoir un cadre. Quelques mois plus tard, ce sera le désordre dans les bateaux, les attentes sur le port, des avions pleins à ras bord.

Nous étions monté dans un de ces avions très populaires qu'on appelait "Caravelle". J'étais très chargée. Je tenais d'une main Diane dans un baby rêve, de l'autre, la grosse tortue Sophie, dans un panier. Elle supportera les hivers rigoureux de Strasbourg et mourra à cause de l'atmosphère trop desséchée des appartements parisiens. Nous l'avons enterrée au bois de Vincennes. Romain l'avait ramassée sur la route du Kroubs lorsque Jean avait deux ans. Kaks, comme l'appelait son papa, était très attaché à sa tortue. Mais pour l'heure, il était tout simplement heureux de partir pour retrouver son papa. Il allait avoir six ans dans quelques jours. Tu étais silencieuse, Maman, et je respectais ton silence. Les moteurs de l'avion rugissaient, et nous prenions doucement de la hauteur. Sous les ailes de l'avion, c'était notre terre qui s'éloignait, s'enfonçait dans un passé, qu'obscurément je pressentais irréversible. C'était toute mon enfance, toute ma jeunesse, que je laissais derrière moi. Je tentais, Maman, de te cacher, les larmes qui mouillaient mes yeux... Les avaient-tu vues ? Pour la première fois, te regardant ainsi que mes enfants, ma mère, je m'avisais que j'emportais avec moi et mes racines et mes feuilles.

Je me penchais vers le hublot. Ma ville m'apparaissait probablement pour la dernière fois. Je cherchais encore à apercevoir un pan des gorges du Rummel, un pont... Seuls, des nuages me séparaient maintenant de ma jeunesse. J'éprouvais un sentiment de jamais plus.

Mes pensées se tournèrent alors résolument vers ce qui m'attendait, cette nouvelle vie, dans une ville hostile, le froid probablement, le passage obligé, bien que provisoire, à l'hôtel avec de jeunes enfants, toutes ces préoccupations oblitéraient ma tristesse de quitter mon pays. Strasbourg m'attendait, nous attendait. Nous allions tous rejoindre Romain, et cette seule idée me donnait le courage de continuer.

À notre arrivée en France, Maman, tu allais vivre un temps chez ta sœur Lætitia à Boulogne, alors qu'avec Romain et les enfants nous étions provisoirement logés à l'hôtel de la gare à Strasbourg, dans l'attente d'un appartement. Voici la lettre que tu nous adressais en 1962. Dans cette lettre, tu nous donnais des détails sur la vie de mon cousin Jacques, après la mort de son papa, mon oncle Léon. James était le frère de ma tante Laettis. Tu nous racontais aussi le non mariage, de mon cousin Jean Adida, le frère de Dolly avec Marie-France, les enfants d'Albert Adida et de sa femme Suzanne, non mariage qui t'avais été narré par Laettis. Car, bien entendu, à ce mariage, nous n'avions pas été invitées ni toi et moi.

Mardi 2 heures du matin 1962

Ma grande fille chérie, À tous

Ce soir en rentrant, j'ai trouvé vos lettres. Après deux heures de métro et bus, j'étais à Alfortville où ma belle-sœur Laettis m'attendait. Jacques, faute de mieux, fait la jeune fille de maison en attendant de faire son service. Il a pris la relève de son oncle James, auprès des Adida pour défendre les intérêts de sa mère. En ce monde, tout arrive à qui sait attendre. Ils sont furieux de ce qu'on leur refuse des comptes et que chacun se dérobe. Avec son oncle Albert, en présence d'Ange muet, Jacques a eu une explication plus qu'orangeuse. Il dit l'avoir traité de tout, injurié, menacé. Il me faudrait des pages et beaucoup trop de temps pour vous faire le récit par le détail, de ce que je vous réserve pour une soirée d'hiver.

Autre divertissement, puisqu'ici la vie est riche de sensationnel. Jean Adida ne s'est pas marié. Laettis et toute la famille endimanchée se rendaient au mariage civil, quand un petit bleu décommandait la cérémonie. Le détail le plus savoureux est que Bob et Suzon offraient à l'occasion un lunch chez eux à la famille que Dolly, la sœur du marié, ne pouvait recevoir. Jean s'en est retourné à Reims vivre avec sa fiancée, mon beau-frère Albert et sa femme Suzanne en Algérie et Bob et Suzon n'ont pas dû encore digérer leur plantureux buffet.

L'excuse de la fable est que la mère de la jeune fille mineure, qui devait donner son consentement, se trouvait en traitement dans un hôpital à Marseille. Il est curieux que ce soit une nouvelle de la toute dernière heure. Sur une question de ma belle-sœur Laettis, à savoir s'ils devaient revenir, le mariage étant différé, Suzanne, la mère du marié, furieuse aurait répondu :

« Revenir, jamais, il n'a pas besoin de nous pour se marier ». Seul le sort de Marie-Laure, la petite dernière m'affecte dans toute l'histoire. Elle est retournée en Algérie avec ses parents, victime de son bon cœur, vivre une vie invivable. Elle n'a pas passé ou obtenu son deuxième baccalauréat et doit avoir une place de surveillante au lycée de jeunes filles.

Après un après-midi fatigant, je me suis rendue sur les Champs Elysées pour continuer mes recherches de modèle pour ta robe. Il était déjà assez tard. Je n'ai pu faire que quelques boutiques. En effet, les robes longues, dites de grands soirs ne se trouvent que dans les grandes maisons ou en fin d'année. Demain matin, donc, avant de te téléphoner, je retournerai finir ma tournée sur les Champs-Élysées. De toutes manières, il faut arrêter la longueur du dos à la hauteur des trois biais de taffetas c'est à dire à la hauteur du volant du dos. S'il y a trop d'ampleur à résorber pour obtenir ton tour de taille, il faudra faire non pas des fronces, mais un gros pli creux dans le dos pour donner une ligne nouvelle. Le corsage doit être en tulle entièrement doublé comme pour les robes de mousseline, monté à pincés et non à fronces comme autrefois. Suivant ce qui te va le mieux, fais le décolleté en pointe ou en rond comme dans ta robe noire. Tu peux faire confiance à mademoiselle Taieb, qui a eu en mains bien des robes de grande maison. Ce qu'il faut faire, c'est ce qui te va le mieux. Le noir est à la mode. La mousseline est encore plus corbeau que le tulle. Elle s'éclaire d'un bijou, et puis tu es blonde et tu seras très belle.

Pour Jean, il faut mieux revoir le docteur Metzger pour un calmant. Ce n'est pas un anormal. Il y a tant et tant d'enfants nerveux qui sont le produit des temps modernes.

À vous tous, très très affectueusement

Méry

Nous habitons à Strasbourg et toi, Maman, tu prenais quelques vacances chez ta sœur Lætitia à Boulogne, où elle avait un petit deux pièces, tout près du métro Marcel Sembat. Je venais de passer l'écrit du concours de Secrétaire d'administration auquel j'avais été admise. Voici la lettre que tu m'écrivais.

Paris, 1963

Ma grande fille,

Tu es, à n'en pas douter une fille bien, très bien. Il est regrettable que tu ne m'écoutes pas toujours et que tu aies systématiquement refusé de réviser l'oral, et surtout que le rectorat de Strasbourg soit si peu soucieux de l'intérêt de ses agents.

J'espère que dans l'attente de mon retour, Diane sera en bonne forme pour fréquenter assidûment la crèche. Si tu étais dans l'embarras, n'hésite pas à me le faire savoir. Il serait trop bête de compromettre le résultat. De toute manière, j'envisage de rentrer avec tata le quinze ou le seize.

Heureusement, que je n'étais pas à Strasbourg pour l'alerte de Jean. Il va falloir lui faire prendre du poids et surveiller son régime alimentaire pour éviter une crise toujours possible. Ses malaises ont sûrement là leur origine.

Depuis hier, il fait beau, mais encore froid. Je pense aller commander cet après-midi mon manteau. Après quoi, nous avons rendez-vous à dix-sept heures avec notre cousine Suzanne Benchimol et le soir, j'ai une place pour le théâtre « La Michodière » où j'irai probablement seule, ma soeur Lætitia n'ayant pas voulu en prendre une dans le doute d'un voyage à Rouen et aujourd'hui, nous n'avons pas pu en avoir une seconde.

Lundi, nous avons vu Annie, de retour de la montagne, je ne dis pas de vacances, puisqu'elle estime en avoir été frustrée. Comme tu le penses, elle n'était pas en forme, fumante de tant de gâchis. Nicolas avait une angine, mais aussi une médaille de ski. L'an prochain, le père et le fils seront à la neige et la mère à Capri. De plus en plus, chacun dans ce monde, prend son plaisir où il le trouve. Claude à Londres, Geneviève à la campagne d'où ils rentrent demain.

Je n'ai pas pu avoir le petit pantalon pour Diane. Quelle est sa peinture ? J'ai vu de très beaux petits souliers noir et blanc. De quoi as-tu besoin ? Avez-vous besoin ? Je pense que la visite de la sécurité sociale est consécutive à ma demande de pension d'invalidité. Et surtout, ne te soucie pas de mettre la maison en état, même si besoin est. Ne compromets en rien ton examen.

À vous tous, très très affectueusement. Méry

Lorsque j'apprenais mon succès au concours de Secrétaire d'administration universitaire, Romain était licencié des Forges de Strasbourg, ville où je ne voulais plus rester. A nouveau, il allait falloir probablement vivre quelques temps à l'hôtel, louer un garde-meuble, s'occuper de la scolarisation de Jean, rechercher une crèche pour Diane, et surtout trouver un nouvel emploi pour Romain.

Ta sœur Lætitia serait bien sûr mise aussi à contribution. Tu logerais chez elle à Boulogne avec notre petite fille. Ce n'était pas là une perspective qui me remplissait de joie. Mais tout valait mieux que de rester à Strasbourg. La décision fut vite prise d'accepter le poste au ministère de l'éducation nationale que l'on me proposa. Pour une fois, Maman, tu fus d'accord avec Romain, mon mari, alors que des années durant, vous vous êtes déchirés, opposés, même pour des vétilles. J'étais révoltée lorsque Romain battait notre fils avec une ceinture, souvent dans le but unique de te contrarier ma mère, parce que Jean était ton préféré. Je pense qu'il voulait ainsi te signifier qu'il était le seul maître de son éducation. Comment en étiez-vous arrivés là ? Comment deux êtres aussi généreux avaient-ils pu se laisser aller à de tels excès ?

Mon fils Jean a été très marqué par cet antagonisme entre toi et son père. Le conflit dont il a été le témoin et en quelque sorte l'otage durant toute son enfance et son adolescence, a beaucoup influencé sa sensibilité. Jean t'adorait. Il avait pour toi plein de ces attentions touchantes qui sont celles des enfants. Il lui arrivait souvent de remonter en courant les escaliers pour aller t'embrasser la main, et trouvait toujours le mot gentil à te murmurer à l'oreille, jusqu'à te raconter les petits secrets qu'il ne nous confiait pas. Il te disait aussi: "*Je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour moi lorsque j'étais plus jeune. Je m'en souviendrai toujours et je puis t'assurer que au fur et à mesure que je vieillirai, cela deviendra de plus en plus présent à mon esprit.*"

Je dois dire que tu chérissais Jean. Tu as formé son goût et tu l'as initié au théâtre, à la musique, à la littérature, tandis que Romain était le plus souvent distant et fermé. Il s'isolait dans son monde. Pour toutes ces raisons, j'ai le sentiment que Jean n'a pas pu apprécier son père à sa juste valeur. Quel gâchis ! Le départ pour Paris eut lieu fin août 1964. Un peu avant, maman, tu allais rétablir ta santé chancelante au centre de Chateaubriand à Hyères, d'où, tu m'écrivais cette lettre :

Chateaubriand juin 1964

Ma grande fille,

J'ai eu ta lettre après un coup de téléphone. J'espère que tes épreuves étaient mieux écrites, à défaut d'être brillantes. Les sujets sont d'actualité et relativement faciles avec un minimum de connaissances.

Quant au centre de Chateaubriand, mes impressions restent les premières. Trop de monde dispersé dans de trop vastes salles à manger, salons, hall. Tout compte fait, la simplicité de ma voisine de chambre me laisse plus de liberté. Je lis ou je dors. Je relis la Religieuse de Diderot et la trouve outrée, relevant de la censure, si « les Paravents » en étaient. Bien que le ciel soit lumineux, je ne me sens pas encore en forme, telle que je me retrouve au Mont Dore. Tous les matins, à neuf heures, j'ai un quart d'heure de rayons sur la colonne. Je n'ai pas encore été convoquée pour la rééducation. Il est vrai qu'il y a un nombre incalculable de cannes. Les visites médicales sont de quinzaine en quinzaine, à moins d'un fait exceptionnel que je ne souhaite pas. Après le repas, repos jusqu'à 16 heures en chambre. Seuls les dimanches et les jours de fête sont libres, de même que les matinées de neuf heures à midi et les après-midi de seize à dix neuf heures pour celles qui n'ont aucune obligation médicale.

Hier, je suis allée à Hyères avec l'auto de la maison et rentrée à pied, la ville étant à huit cent mètres du centre de Chateaubriand. Hyères est très animée, un centre commercial largement entretenu par la présence du centre de santé. On y trouve tout : chaussures, vêtements, jouets, agréments. Dès le 15 mai, les cars pour la plage sont en service. Les excursions sont autorisées dans un périmètre de vingt kilomètres, dans lequel s'inscrit le Lavandou et bien d'autres coins charmants. Cet après-midi, j'irai en ville bien que je n'aie pas encore exploré le parc de la propriété.

Comment se passent tes instants de liberté et ceux des enfants. Je ne m'inquiète pas de savoir si l'ordre règne et des menus. Je présume que le repas du soir est plus ou moins tardif, plus ou moins soigné, mais jamais frugal. Je t'adresse cette lettre en propre pour être assurée de sa destination. Je sais qu'il est des choses sans intérêt, mais je veux croire qu'elles en ont encore pour toi. De grosses bises à Diane. Je suis fâchée avec Jean qui reste consigné pour sa mauvaise conduite. Mes bons sentiments à Romain. Très affectueusement à toi / Méry

Il t'arrivait, Maman, de prendre du bon temps, lorsque tu étais en rééducation au centre Chateaubriand à Hyères. Cette petite lettre en témoigne

Le Lavandou, Juin 1967

Mes très chers

Arrivée ce matin en car, en permission pour la journée, le Lavandou est en liesse. C'est la fête du cochon. La foire s'étale tout le long du front de mer, si bleu, si lumineux, si chaud qu'on se croirait en août. Toutes les boutiques sont fermées. J'ai déjeuné au restaurant où l'on croise des élégantes, des jules aussi. Toutefois, je rentrerai seule, ayant choisi la liberté. Une fanfare de jeunes venue de Toulon anime cette foule bigarrée. Une journée particulièrement agréable. Plus d'un manège enchanté aurait ravi Diane. Plus d'un bateau aurait séduit Jean.

Je pense à vous. Tendrement.

Méry

En juillet 1968, j'avais emmené avec moi en cure à Aix-Les –Bains, Diane et Jean. Ce dernier s'étant fait une fracture, le médecin avait pensé qu'il se remettrait plus vite avec l'eau des thermes. Nous étions ravis que Jean ne puisse pas participer aux barricades de mai 1968. La fracture avait été opportune. Tu étais restée à Paris, maman et voici la lettre que tu écrivais.

15 Juillet 1968

Ma grande fille,

Ce ne sera pas une longue lettre. Je dois aller à la sécurité sociale pour voir une assistante. Vendredi, je suis allée chez Raoul Elkaïm qui m'a fait un certificat formidable pour joindre à une demande d'appartement, ce qui pour moi est l'essentiel. Je me demande, dans la quiétude où je suis, comment j'ai pu vivre aussi longtemps dans la contrainte et la haine. Ce sacrifice a coûté ma santé et mon équilibre. Même à ce prix, je ne le regrette pas, ni pour toi, pour qui j'aurais tout donné, ni pour mes petits-enfants que j'aime et combien ! Et à qui j'ai apporté une présence affectueuse indispensable, celle d'une mémé dont on garde le souvenir. Ma grand-mère est mon plus tendre souvenir et je crois que maman a marqué ton enfance. Maintenant, la page est tournée. Je serai libre, heureuse, toute prête encore à aider à ton bonheur et à celui de mes petits-enfants.

Hier, je suis allée à la matinée gratuite de l'Opéra où l'on donnait une représentation de Faust. Un spectacle exceptionnel, tout flambant neuf, dans une mise en scène de Max Durieux : décors, costumes, ballets, voix, chœurs formidables. La marseillaise a été chantée par Denise Charley avec les chœurs de l'Opéra, une féerie sans pareil.

Demain, j'ai rendez-vous avec les professeurs Wolfrom et Valery Radeau qui feront mon bilan. Je déciderai après de mes vacances. Je crains qu'il ne me reste trop peu de temps pour faire le festival d'Aix en Provence qui commence le 18 juillet. Il me faut avant tout m'occuper de mon appartement. J'espère que vous avez passé un agréable quatorze juillet. La bonne n'est plus revenue, mais qu'importe, tout est en place. Je fais le minimum. Si je devais prolonger mon séjour à Paris, je m'inquièterai d'en trouver une autre, mais pas du pays de James Cohen Addad, qui vient de rentrer de Constantine pour assister au mariage de sa sœur Maddy qui a lieu jeudi. Après le mariage civil, les mariés partent en voyage.

À tous, très, très affectueusement.

Méry

Quelques jours plus tard, tu nous écrivais une lettre collective :

20 juillet 1968

Ma grande fille, ma petite fille, mon grand

J'écris une lettre collective n'ayant pas assez de temps pour écrire à chacun de vous. Heureuse de savoir Jean en bonne forme et Diane d'avoir trouvé une amie complaisante pour lui prêter des poupées.

Je ne sais si j'ai donné le compte-rendu de ma visite chez le médecin Sigwald. Il a complètement modifié le traitement de Raymondo et m'a prescrit un traitement pour trois mois. Ce matin, je suis allée faire extraire la racine de ma dent. L'extraction a été faite de main de maître. Je récupérerai mon appareil mercredi dans l'après-midi. Jusque là, je reste sous antibiotique. Tout s'est très bien passé et me voilà libre de tout souci de ce côté là. Ce que je ne t'ai pas dit, c'est que je partais jeudi soir, 25 juillet pour être à Aix au festival du vendredi 26 juillet jusqu'au 2 août. J'ai payé un demi festival quarante mille francs et ai retenu ma couchette pour jeudi et j'ai établi mon circuit Paris, Marseille, Aix et au retour, Aix, Marseille, Nice, Marseille, Paris. Le tout avec trente pour cent de réduction soit : seize mille six cents francs

J'ai téléphoné au neveu de tante Eugénie, Yves Hadjadj à Vence pour lui demander de me réserver une chambre dans un hôtel valable pour le 2 août et où je séjournerai jusqu'au 25 ou 26 août, après quoi, j'irai à Marseille, tant pour voir la famille que pour régler la succession.

Il n'y a pas de train à Vence, mais des cars en direction de Cannes, Cagnes ou Nice. J'espère y faire un séjour agréable. Il y a Atty, la femme de mon cousin Alfred qui y réside, c'est ce que m'a confirmé mon cousin Henri Adida, son frère.

Ce matin, j'ai téléphoné au service central des rapatriés pour savoir où en était ma demande d'appartement en ma qualité de rapatriée. Une dame, fort aimable m'a répondu que depuis décembre 1967, tous les rapatriés étaient considérés métropolitains et qu'il n'y avait donc plus d'appartements réservés à leur intention. Le ministère de l'Intérieur (section rapatriés) n'a aucune possibilité et que le seul recours est de s'adresser à des personnalités en place. Je vais voir ce que va me conseiller notre ami Alessandra. J'écrirai même à De Gaulle, s'il le fallait.

Tata Lætitia rentre demain mardi. Son fils Claude doit aller la chercher à la gare. Ses petits-enfants Florence et Frédéric ont gagné deux matches de tennis hier, qui s'est soldé pour Frédéric par un chèque de dix mille francs. Il part pour Vichy en stage de tennis.

Je n'aurai pas la joie de vous revoir avant mon départ. Pour moi, l'essentiel est que vous fassiez un bon retour. Je vous téléphonerai pour connaître la date de votre retour. Soyez prudents pour votre prochain départ. Télégraphiez moi à Aix en Provence, dès votre arrivée. Voici l'adresse :

Cité universitaire Les gazelles. Avenue Jules Ferry. Aix en Provence. J'y serai jusqu'au 2 août à midi. Avec Romain, tout va pour le mieux. Je vous embrasse tous tendrement. Méry

En août 1973, Romain et moi avions souhaité faire un voyage en Israël où une partie de la famille de mon mari vivait. Tu t'étais proposée, Maman de garder les enfants à Paris et nous étions partis. Au retour des excursions que nous faisons, Romain était tout heureux de retrouver sa famille. En revanche, je souffrais d'entendre exclusivement parler allemand et mon leitmotiv était : « qu'est-ce que vous dites ? » Je dois d'ailleurs confesser le plaisir que je ressentis lorsque nous dûmes écouter notre voyage en Israël. En effet, durant notre absence, Maman, tu avais eu un accident. Tu te cassas le bras.

Dès notre retour d'Israël, nous t'avions accompagnée en voiture au centre de rééducation " La Chimotaie ", à Cugand, en Bretagne. A notre arrivée, nous avons visité l'établissement. Conception monstrueuse. Rien à l'échelle humaine. Voici les lettres que tu m'adressais de ce lieu sinistre. C'était en 1973.

Juin 1973

Ma grande,

C'est un coin perdu. Le soleil s'en est allé avec toi. Heureusement que ton télégramme m'est parvenu. Je n'ai pas pu obtenir de communication téléphonique à cause des orages qui ont perturbé les lignes. Merci pour les roses. C'est la seule note de vie autour de moi. Après ton départ, j'ai eu la visite de la directrice fort aimable. Elle m'a dit qu'elle avait coutume de saluer les résidentes, mais que j'étais particulièrement recommandée par ton ami, l'inspecteur monsieur Vignaud. Elle m'avait prévenu quand au style des malades et comptait sur ma « jeunesse » pour apporter un peu de vie. Cette maison est monstrueuse. Il y a des couloirs et puis des couloirs où nul ne se retrouve. Les salles de télévision inaccessibles, des petits salons où des déchets humains attendent quoi ? Quelle tristesse ! À la salle à manger, ces morts vivants viennent, les uns péniblement, les autres dans des fauteuils roulants. C'est un spectacle démoralisant

Monsieur Vigneau n'a sûrement pas passé une journée dans ce paradis perdu. Pour ma part, mieux vaut mourir que d'y vivre. Contrairement aux renseignements, pas de « chirurgie ». Le radiologue est de Philippeville. Il était venu me voir à l'annonce de mon nom. Ce matin, il a fait les radios de contrôle. Les os sont toujours séparés et ce n'est pas beau, m'a-t-il dit. Je souffre toujours beaucoup, mais j'évite les calmants à cause d'un œdème sérieux aux deux pieds. Je ne suis pas sortie. Je reste dans ma chambre. L'accès au parc est difficile et puis, il fait un vent à vous couper le souffle. Comme on est loin du centre de Chateaubriand ! Je suis très fatiguée et j'ai la certitude qu'il eut été souhaitable que je reste à Paris, seule avec le concours de madame Rézard. Je ne sais si tu me liras. J'ai eu ce matin une lettre de madame Maistre. C'est très gentil. Dis bien au père de monsieur X, qui pensait venir ici pour avoir de la compagnie, qu'il aille plutôt au Père Lachaise. C'est moins loin et il risque d'y avoir des visites. Pas même la table ne saurait le satisfaire. Profite de ton séjour, puisqu'il est le prix de ma réclusion.

Tendrement. Maman

Deux jours plus tard, je recevais cette lettre.

Juin 1973

Ma grande,

Je ne rentrerai pas en bonne forme. Mon séjour aura été à tous égards catastrophique. J'ai toujours de violentes céphalées qui me réduisent à néant. En dehors des repas, je garde la chambre sans regret.

Hier au soir, carottes à l'eau et poire cuite. Ce matin, j'ai signalé au docteur que mon régime alimentaire était une carence qui risquait de compromettre la consolidation de mon bras. Il en est convenu et devait entretenir la diététicienne à mon sujet. Ce matin, de la viande lavée, porc, bœuf bouilli. En résumé, la Chimotaie est uniquement un centre de « Gériatrie » et non un centre de soins. Ceux que le sort et la vie abandonnent et qui n'ont plus la force de réagir y viennent mourir.

Je ne regrette pas cette triste expérience. Elle me dictera ma conduite dans l'avenir, tant que je garderai assez de lucidité. La directrice a été absente quelques jours, retenue au congrès départemental de la M.G.E.N.

Ici, tout le monde se plaint de la table, de l'insuffisance des soins. Ma voisine de table arrivée depuis dix jours n'a pas encore été vue par le médecin, alors qu'elle est cardiaque, âgée de quatre vingt un ans et affectée d'un Parkinson. Son mari était secrétaire à l'université d'Alger. Au demeurant, elle est charmante et voudrait m'être utile. Comme sa main est mal assurée, je lui verse son eau. C'est le tableau classique de l'aveugle et du paralytique. J'ai écrit à madame Rézard pour qu'elle puisse aller chez moi en fin de semaine pour faire un peu de ménage.

Le soleil est revenu. Le matin, je lézarde sur ma terrasse. Ce matin, j'ai entendu un exposé magistral de Michel Droit sur la visite du Chancelier allemand en Israël. Il a fait du peuple élu le plus bel éloge qui soit, un panégyrique jamais égalé.

J'espère que tu termineras ton séjour agréablement. Ici, les lettres pleuvent, mais je ne suis plus en forme pour y répondre.

Tendrement.

Maman

Et cette autre lettre toujours la même semaine :

Juin 1973

Ma grande,

Après une mauvaise journée hier, ce matin, j'ai fait un effort et je suis allée une heure dans le parc. Le temps est incertain, mais doux. Les douleurs s'estompent. Quant à mes crises d'asthme, elles me laissent en paix, soit que je sois à saturation de cortisone, soit que le climat, bien que pluvieux, soit plus favorable, puisque non pollué. Je ne sais s'il me sera possible de quitter la Chimotaie avant un mois de séjour, sous peine de perdre le bénéfice de la sécurité sociale. C'est ce que m'a dit une résidente. Dès demain, je m'informerai auprès du médecin. Je pense faire valoir mon état et surtout mon inquiétude quant à la consolidation de ma fracture, du fait qu'il n'y a pas de centre chirurgical et que mon état de décalcification demande une attention particulière. Depuis hier, sur l'intervention du docteur, mon menu est plus complet. Le soir, j'ai viande et légumes. C'est plus qu'une faveur.

Tendrement.

Maman

Je suis heureuse, Maman, de constater que ta rééducation ne te coupe ni l'appétit, ni ta passion des lettres. Je mets la suivante juste derrière.

Juillet 1973

Ma grande fille,

J'ai eu deux lettres de toi. C'est la quatrième que je t'écris. Je n'ai pas eu plus de chance au téléphone. Demain, je tenterai à huit heures un quart, espérant ne pas te faire tomber du lit. J'ai écrit huit pages aux enfants, à Jean, à vrai dire. D'Annie, une lettre très affectueuse, celle de la petite fille d'autrefois. J'avoue être déroutée, bien que ravie.

Ce matin, profitant du soleil, j'ai fait une sortie dans le parc aux pentes trop raides pour des handicapés. Il est tortueux. J'aurais pu me perdre sans que nul ne me porte secours. Il est désert. En vain, j'ai fait hou !hou ! à tous les échos. J'ai dû essayer tous les sentiers pour retrouver la grille blanche du retour. Aussi, cet après-midi, prudente, je reste dans ma chambre après avoir bavardé avec de nouveaux résidents : deux hommes et une dame. La clientèle s'est sensiblement améliorée. Il reste bien sûr toute la gamme des malheurs, des morts vivants et des fous ou des innocents. Heureusement que j'ai la radio. Le seul ennui est que depuis que je suis là, je ne peux capter que R.T.L., Europe et France inter. Je ne sais si c'est un défaut de puissance, compte tenu de la distance ou un incident technique.

Hier au soir, j'ai assisté seule à l'émission d'Enrico Macias sur la deuxième chaîne couleur. Après les informations, la salle se vide de ses éclopés. Après quoi, je traverse des couloirs interminables pour rejoindre ma chambre à l'étage supérieur. Des méandres impensables ! Chacun se plaint des difficultés à s'orienter et des distances à franchir.

Demain, j'aurai les résultats du bilan de santé. Le jeune interne viendra me voir pour faire le point et établir un traitement d'ensemble. Je fais toujours de l'œdème en dépit du régime sévère. J'ai trois Synactène retard par semaine, ce qui me délivre de mes crises d'asthme. Je souffre toujours de mon bras et redoute de voir une consolidation difficile en raison du déplacement du plâtre.

Je demanderai à voir les nouvelles radios pour les comparer aux précédentes. Ma serveuse est fort aimable. Il est vrai que j'y ai mis le prix.

J'écris avec un fond de musique classique, à cause de l'accident du Bourget. L'émotion est de circonstance. L'aviation de Prestige a une rude atteinte. Ce n'est pas seulement le type russe qui est mis en cause, mais aussi notre bel oiseau qui soulève la critique. Jean Jacques Servan Schreiber doit se délecter.

J'espère que tu auras passé un agréable dimanche, de bonnes soirées.

Ne pense à moi que pour m'aimer et non pour te tourmenter.

Donne - moi l'adresse de la couturière. Je lui ferai un petit mot, car ma tunique de grossesse qu'elle a confectionnée a beaucoup de succès. Ma coiffure est une trouvaille. Je regrette de ne pas avoir eu le temps d'aller chez le coiffeur. J'aurais été délivrée de bien des précipitations le matin. Le pyjama s'avère très pratique, mais, je crois que je ne vais pas le confier au lavage, de crainte d'un coup de fer maladroit dans le nylon. Des résidentes m'ont mise en garde.

Je n'ai pas cru devoir souligner à Jean, que les appréciations peuvent découler de ses opinions politiques. L'Etat n'a pas intérêt à recruter ses élites parmi les adversaires du régime. L'antisémitisme n'est qu'un prétexte.

Tendrement. Maman

Lorsque au bout d'un mois, nous sommes revenus à la Chimotaie pour te rechercher, chaque fauteuil était là où nous l'avions vu à notre première visite et tous les occupants semblaient avoir la même posture, la même fausse immobilité, comme s'ils n'avaient pas quitté leur place depuis la dernière fois. Tu nous attendais, Maman, dans un salon.

"Bonjour, Maman ", dis-je en posant une main sur ton épaule. Tu tournas lentement vers moi des yeux presque vides. Un sourire un peu désabusé transfigura ton regard, éclaira un instant ton visage, puis tu retombas dans la même absence résignée qui était ton lot depuis quelques années. Je ne sais pourquoi, ta silhouette me frappa. Elle me parut toute frêle, presque fragile. Je repensais à cette si belle femme, grande, au port altier qui avait accompagné mon adolescence. Tu étais là, maintenant, recroquevillée, les deux mains posées sur ta canne soutenant ton menton. Une petite vieille. Tu semblais attendre. Mais qui ou quoi ? Je n'osais y penser.

Tout naturellement, compte tenu du fait que j'étais ta fille unique, Maman, tu avais vécu dans notre foyer depuis notre arrivée à Paris, en 1964, jusqu'en mars 1973. Je garde de toute cette période le souvenir d'une vie rendue sinistre par les conflits quotidiens entre toi et Romain, conflits que la promiscuité d'un appartement exigü aggravait.

Au cœur de cette mésentente, je n'avais pas su apprécier la gravité de l'état psychologique dans lequel cette situation te mettait, maman, si bien que ta tentative de suicide fut pour moi aussi imprévisible qu'une bombe. Le psychiatre qui s'occupait de toi à l'hôpital, avait alors très vite préconisé une séparation dans la crainte d'une récurrence. De surcroît, ce médecin m'avait avertie qu'il était urgent pour mon propre équilibre de prendre cette décision. C'est la raison pour laquelle, tu fis l'acquisition d'un appartement situé à proximité, à deux rues du nôtre. Tu y vécus seule jusqu'en 1979, année où tu ne fus plus en état de t'assumer. Tu réintégras alors notre appartement.

C'est la raison pour laquelle, durant la période où tu vivais seule, le ton de tes lettres était plus gai. Il t'arrivait de partir à Nice où tu retrouvais des cousines qui s'y étaient installées après le départ d'Algérie. Voici la lettre que tu m'adressais de Nice en Juillet 1974.

Ma grande fille, mes chéris

J'ai été très heureuse de vous lire. La lettre de Jean est pleine d'humour. Il dit que je suis gâtée d'être sur la côte au soleil. Il pleut inlassablement comme il ne pleut jamais à Paris.

Par contre, tout le monde est très aimable pour moi. Pas de jeunes, mais des personnes intéressantes. Hier au soir, il y avait « dîner dansant » et attractions. C'était la traditionnelle soirée d'adieu, avancée pour permettre une conférence le mardi soir (les grands procès). Samedi soir, nous sommes allés en car au théâtre municipal voir « Le poète assassiné », formule d'avant-garde.

Je fais un effort surhumain pour tenter de suivre le rythme et me retrouver en meilleure forme. Je ne fais pas d'asthme, mais il est vrai qu'il n'y a que six jours que j'ai eu mes quarante doses de cortisone. Par contre, je suis obligée de me droguer beaucoup pour dormir. Je me lève à mille peines pour le petit déjeuner servi à la salle à manger de huit heures trente à neuf heures.

Cet après-midi, bien que le temps soit pluvieux, je me suis inscrite pour une excursion autour de Nice, (les collines fleuries) et ce, pour ne pas rester à la chambre.

Ma voisine de table est un professeur de mathématiques très spirituelle. J'attendais un rayon de soleil pour décider de mon retour. Ma chambre est très agréable, moquette, tentures assorties à la tapisserie fleurie, peinture couleur craie, salle de bains, faïence craie aussi.

Excusez le désordre des idées, et les fautes, peut-être. Je ne relis pas, mais vous embrasse tous trois très très tendrement.

Méry

Ta santé s'altérait de plus en plus, Maman. Tu fis une sorte de leucémie. Tu produisais des anticorps qui détruisaient tes globules rouges. Il n'était plus question de te laisser seule chez toi, lorsque nous partions en vacances. Aussi au juillet 1975, nous t'avions mise dans une maison médicalisée à Maisons Lafitte. Voici les lettres que tu m'adressais de ce lieu que tu exécrais.

Maisons Lafitte, juillet 1975

Ma fille chérie, Mes bien chers

Aujourd'hui, beaucoup de courrier, une lettre de tata Lætitia et une longue longue lettre d'Annie. Je ne sais si j'aurais le courage de lui répondre malgré la joie qu'elle m'a apportée. J'ai manqué un coup de téléphone de tata pendant un court instant passé sur la terrasse. Jean est venu me voir hier. Il est allé m'acheter dans le coin des « petits lus » pour mon petit déjeuner. Il est sans travail et doit revenir dimanche. J'ai eu également la visite de madame Miradelpont et non pas celle de Jojo Attal sur qui tu comptais.

Je suis très lasse. Le traitement prolongé de cortisone aggrave mon état dépressif, ceci s'ajoutant à cela. Je fais faire en sorte de l'espacer. Le docteur a prescrit de la gymnastique respiratoire en chambre. Pour le reste, on se contente de suivre le traitement en cours. Le pavillon Talma est spécialisé dans la rééducation. Il y a de grands malades, peu se déplacent. Les infirmiers les roulent en fauteuil sur la terrasse un moment dans l'après-midi. Il fait une chaleur telle, que je porte mon déshabillé de nylon blanc. Une semaine de passée. Dieu que le temps est long ! Levée à sept heures pour faire ma toilette, je me couche relativement tôt : vingt trois heures, quand les crampes !

La nuit tombe très tard et la campagne que vous aimez tant est terriblement triste, silencieuse.

Que Diane fasse l'effort de mieux écrire. C'est souvent illisible. Dans un examen, c'est à priori mal noté.

Profitez tous de vos vacances. Faites provision de santé et de bonne humeur.

Je vous embrasse tous tendrement, tendrement.

Maman

Dans cette lettre, Maman, c'était la visite de notre plus grand ami, Robert Zaoui et de sa femme Hélène qui avait été annoncée. Robert, copain de régiment de Claude, le frère de ma cousine Annie, avait naguère été très amoureux d'elle. Alors qu'il possédait déjà une bijouterie place des Galettes, un quartier pauvre de la ville, il avait acheté dans le centre bourgeois de Constantine, une autre bijouterie, qu'il allait appeler «Corail». Il espérait ainsi avoir plus de chances d'obtenir les faveurs d'Annie.

Maisons Lafitte, Juillet 1975

Ma fille chérie, Mes bien chers,

En vain, j'ai tenté de vous avoir au téléphone. Il est pratiquement impossible d'obtenir une communication, le standard est à l'hôtel Royal.

Jean n'est pas venu hier. J'ai été déçue. Il m'a téléphoné ce matin. Il avait un autre programme et viendra la semaine prochaine. La femme de Robert m'a également téléphoné qu'elle viendra avec Robert un jour de liberté, le 14 peut-être !

Le docteur Dupuis est en vacances. Maisons Laffitte est surtout un centre de rééducation. J'aurais dû me faire hospitaliser à l'hôpital Fernand Vidal où au moins le professeur Gautier connaît mon cas et s'intéresse à moi. Hier, dimanche, pas de visite médicale, un silence pesant à devenir fou. Lætitia est partie tellement troublée de me laisser dans cette ambiance qu'elle m'a téléphoné ce matin avant de prendre son train. J'ai fait un tour sur la terrasse. Personne ne parle à personne et puis je suis si lasse que tout m'indiffère. Il a fait un gros orage cet après-midi. J'espère que vous êtes épargnés afin de profiter de vos vacances.

*À tous tendrement
Maman*

En mai 1976, Romain, mon mari avait fait un œdème aigu du poumon. L'opération à cœur ouvert, qui jusque là avait pu être différée, devint inévitable. Elle eut lieu fin mai. Très vite, il fut transféré à l'hôpital Lariboisière dans le service du Professeur Slama. C'était aussi l'époque où je devais partir en cure. Et je l'ai fait, j'ai laissé mon mari seul à l'hôpital pendant une semaine. Quinze jours plus tard, il partait dans une maison de convalescence à Hyères.

Comment avais-je pu agir ainsi ? Combien l'octogénaire d'aujourd'hui juge sévèrement la femme de quarante sept ans que j'étais alors ! Certes, je m'étais trouvée beaucoup d'excuses pour ne pas être présente à ses côtés : il est entre de bonnes mains, je ne peux le voir qu'un court instant le soir, puisque je travaille et puis il a de nombreuses visites, celles des amis, des enfants, de Maman. Voilà une des lettres que tu m'avais adressées, Maman, après avoir vu Romain à l'hôpital et alors que j'étais en cure à Aix-Les-Bains avec mon amie Jeanine Roussel, une superbe rousse authentique

*Juin 1976
Ma grande fille*

Bien que collective, ta lettre n'était pas reconfortante, même ton amie Jeanine traîne son ennui. Je veux croire que l'horizon s'est éclairci et que tu profites au maximum de ces quelques jours qui te sont comptés.

Je rentre de chez moi où j'ai été te téléphoner pour t'aviser du départ de Romain, sans succès, tu étais absente. Il est étrange alors que tu avais toutes assurances, que Romain doit partir par ses propres moyens. J'ai envoyé Diane aviser son frère afin que tous deux fassent le nécessaire.

Hier dimanche, j'ai passé l'après-midi auprès de lui avec les enfants et ma sœur Lætitia. Je suis rentrée en taxi et regrette de ne pouvoir me déplacer plus aisément. Je retournerai tout de même à l'hôpital mercredi pour voir un responsable. Dans l'ensemble, tout va bien. Romain ne se plaint pas, mais semble triste. Heureusement que tu es partie. Ce séjour à l'hôpital est déprimant, usant.

J'ai reçu ce matin une lettre du professeur Gervais, absent jusqu'au 29. Je vais peut-être en profiter pour consulter le professeur Halpern.

Chez ton oncle Ange, une bien mauvaise nouvelle. Sa femme Andrée est dans le coma depuis cinq jours. Elle avait été transportée à l'hôpital Américain. Son état désespéré a précipité son retour chez elle. Que la vie est bête ! Elle avait tout pour être heureuse, une santé à toute épreuve, un compagnon, de l'argent. Sans crier gare, tout s'effondre ! Ecris à tonton Ange et à ta cousine Colette.

Béatrice a été recalée au concours de Normal Supérieur, alors que Perrine est admissible. J'espère que la leçon lui servira. Seul le travail porte ses fruits. Jean est tout sombre, mais leurs projets demeurent. Madame Rézard doit venir demain. Elle s'occupera du linge de Jean. David m'a téléphoné. Il a rencontré Annie et Claude samedi au chevet de Romain et les a invités à dîner à la tour Montparnasse. Il part demain. Je l'ai invité à déjeuner, je ne sais s'il viendra. Tendrement.

Maman

J'aimais mon mari, mais lorsque je lui faisais part de ma dépression et "du trop plein de tendresse gâchée", il ne pouvait pas comprendre. Comment avec cette différence d'âge que nous avons, différence aggravée par sa maladie, comment pouvait-il deviner en moi cette foule de désirs inassouvis qui m'habitaient ? A quarante sept ans, j'avais bien tenté de combler ce manque par une amitié amoureuse que j'avais nouée avec un médecin algérois, le docteur Croisic, rencontré à Aix-Les-Bains, mais cela n'avait pas apporté de changement notable à ma vie. Je t'avais mise, Maman, dans la confidence, et voilà la lettre que tu m'écrivais :

4 Juin 1977.

Ma fille chérie, mon amour de fille,

Un seul être vous manque et tout est dépeuplé. Pour moi, ce n'est pas une trilogie, il y a toi, toi, dont je reste très soucieuse, connaissant les goûts et les intentions des enfants, leurs perspectives d'avenir.

Il est indispensable que tu songes à remplir ta vie. Certes, les occupations professionnelles ont leur prix, mais un être tel que toi ne saurait en vivre. Il faut vivre pour être heureux, d'affection, d'amour.

Tu as hérité de la sensibilité de ton père et de bien d'autres atouts pour prétendre au bonheur. Sans vanité, peu de femmes ont ta séduction, ta beauté et ce je ne sais quoi... L'amitié amoureuse est un danger à l'âge où il n'est plus temps de perdre des années précieuses où seule la beauté peut vous offrir la chance d'une rencontre. C'est ce que je te souhaite de toute la force de mon âme.

Je ne puis hélas, plus te protéger, ni t'apporter de satisfactions, n'étant plus que source d'ennuis et jusqu'à quand ? Pour moi, ce sera une délivrance. Ne t'en chagrine, surtout pas. Je n'ai qu'un désir, t'épargner, te laisser en paix avec les moyens de vivre, de t'évader, d'aller vers Jean, même en Amérique. Il est de ta race, mais il lui faut être près de toi. Une vie trépidante, l'éloignement pourrait émousser ses sentiments.

Quant à Diane, je reste craintive, connaissant ses goûts d'indépendance, sa personnalité que rien ne peut influencer. C'est un roc, imprudente jusqu'au risque.

Ma lettre se voulait une lettre de tendresse, d'amour. Ce n'est qu'une lettre de raison. Seule la raison te conduira au bonheur. Mon coeur est plein de toi qui as été toute ma vie. Je vis au travers de tes joies que j'espère et que j'attends.

Toute ma tendresse vers toi.

Maman.

Ainsi en 1977, trois ans avant ta mort, Maman, tu m'incitais sans ambages à ne pas me contenter d'amitié amoureuse, sans lendemain, mais à combler le vide de ma vie par la rencontre d'un amour véritable. Y avait-il, dans cette sollicitation, le seul désir de voir ta fille heureuse et épanouie, toi qui pressentais la mort de Romain et la tienne propre, ou bien y avait-il aussi le besoin impératif, bien qu'inconscient, de te venger de l'être que tu avais tant haï ? Je ne saurais le dire.

Aussi, en 1977, trois ans avant ta mort, ce petit mot laissé sur un coin de table : « *Mon cœur est plein de toi, qui as été toute ma vie. Je vis au travers de tes joies, que j'espère, que j'attends. Toute ma tendresse vers toi.* »

Maman

Et cette lettre que tu m'adressais lorsque j'étais en cure à Aix-Les-Bains.

Le 20 juin 1977

Ma grande fille chérie,

Fernande Hassan est venue me voir. Elle m'a trouvée très fatiguée. Il est vrai que ce n'est pas le beau fixe. Quand partez-vous en vacances ? Je n'ai pas encore pu faire les démarches pour un séjour au centre Chateaubriand. J'attends le rendez-vous avec le professeur. Je viens d'avoir le coup de fil de Romain.

Ma sœur Lætitia vient me voir chaque jour en fin de soirée. Dimanche, elle a passé la journée et a couché la nuit avec moi. Ma voisine, madame Bonatti vient chaque matin pour voir ce dont j'ai besoin. Heureusement, que je l'ai. Elle part en vacances le quatorze juillet. Madame Rézard vient le lundi et le jeudi. Ma belle-sœur Mérie m'a téléphoné pour avoir de mes nouvelles et celles de Romain.

Je suis très soucieuse de ton état. Consulte un docteur pour te fortifier, ce qu'il faudra faire dès ton retour. J'espère que Jean t'aura donné de ses nouvelles et surtout qu'il a prévu le mauvais temps du point de vue vestimentaire. Je ne suis pas allée chercher ma rente à la mairie, étant trop fatiguée. J'attendrai quelques jours. Les appartements ne sont plus chauffés et il y fait froid. Hier, j'ai dû allumer mon chauffage d'appoint pour tempérer ma chambre un moment.

Vois-tu toujours Jeanine ? Ne penses-tu pas sortir un soir ?

Lætitia postera cette lettre ce soir.

Je t'embrasse tendrement, comme je t'aime.

Maman

En définitive, tu ne partiras au centre de Chateaubriand à Hyères qu'en hiver. Tu as eu sans doute raison, car tu auras évité ainsi la grisaille parisienne. Voici la lettre que tu m'écrivais, lettre dans laquelle tu t'excusais presque de ne parler que de ton état de santé. Tu étais très au fait du mal qui te rongeais et malheureusement, tu n'en avais pas qu'un.

Chateaubriand, décembre 1977

Ma grande fille,

J'aimerais te parler de tout autre chose que de mon état, malheureusement, je suis dans un tel état que je sais qu'il n'y a pas d'espoir d'en sortir. Ce matin, j'ai vu le médecin chef, très compréhensif. Il a accepté de me faire le traitement proposé. Je reviens de l'infirmerie où j'avais été convoquée pour ne pas perdre de temps. Le médecin propose de faire lundi un contrôle. Je crains qu'il n'y ait pas assez de résultat en si peu de temps et redoute une transfusion à l'hôpital de Hyères. Le préposé ignorait qu'il fallait maintenir les plaquettes à 37 degrés. Pour l'heure, je conserve les résultats jusqu'aux prochains. Il va y avoir des grèves qui vont tout compliquer. C'est le trentième jour que je ne sors pas. Le hall est vide, mais je préfère écrire ici plutôt que dans ma chambre qui est très triste l'après-midi sans le soleil. Les murs sont crépis en blanc. Le seul avantage est que j'ai de l'eau très chaude pour faire ma bouillotte et prendre des bains de pieds, ce qui ne me dispense pas des crampes.

Beaucoup de gens partent pour passer les fêtes en famille. J'espère que Romain a fait venir le docteur afin de ne pas compromettre vos vacances et sa santé. Le froid lui est néfaste. Il est souvent imprudent. J'espère que Diane profite de sa veste et qu'elle n'oublie pas le bonnet et l'écharpe.

Après les repas, je suis les informations. C'est le tour des rapatriés. J'espère qu'ils vont voter les amendements en faveur de l'âge et de raccourcir la durée pour vous. Ne manque pas de te manifester, compte tenu de l'état de santé et l'âge de Romain, afin de gagner des rangs pour le règlement.

J'ai reçu une lettre de madame Miradelpont, toujours fidèle. J'ai écrit à madame Bonatti. Pense aux vacances.

Profite de ton séjour et réjouis toi du retour de Jean. Ma lettre te trouvera à Paris.

De grosses bises à Romain et Diane.

Toute ma tendresse.

Maman

Tu étais toujours chez toi Rue Rubens. J'étais partie en cure à Aix-les-Bains. Les enfants étaient grands maintenant et se gardaient seuls. Madame Rézard faisait toujours la cuisine. Voilà la lettre que tu m'adressais :

Paris, Mai 1978

Ma grande fille, ma raison d'être et de souffrir.

Il pleut. Diane n'est pas à la maison, Madame Rézard, pas encore venue. Je suis toujours aussi lasse, lasse à n'en plus pouvoir. Jean a téléphoné hier et a promis de venir aujourd'hui. Il dit travailler comme un fou. Je n'ai pas encore fait venir le docteur Montariol. J'attends de voir l'émission médicale de ce soir où le professeur Jean Bernard est la vedette. Par contre, j'ai écrit au docteur Dupuis à Maisons Laffitte et j'ai joint le certificat de Montariol. J'ai confié ma lettre à Romain hier soir avec l'espoir qu'elle ne restera pas poche restante. J'ai demandé un séjour du premier au vingt juin au centre Chateaubriand.

Ma lettre ne sera pas longue. Je fais un gros effort.

Le soleil est de retour. Dans un instant, je vais téléphoner à nouveau pour joindre Diane et madame Rézard. Je n'ai pas la force d'aller chez le coiffeur, ni à la sécurité sociale, pas même en voiture. C'est à désespérer d'en sortir.

À toi, toute ma tendresse.

Maman

Tu avais dû réintégrer, ma douce, notre appartement, dès l'année 1979. Tu m'adressais, à cette occasion, une lettre où affleure toute ta souffrance.

Ma chère Josy.

Cette perspective de retour dans ton foyer, en l'état où je suis est loin de me réjouir. Je sais qu'il me faudra un minimum de temps pour me sentir à nouveau chez moi, dans ta maison, libre de toute contrainte. Je sais aussi que je suis dans l'impossibilité absolue, tant physique que psychologique et nerveuse de subir l'hostilité, voire la haine que traduit en permanence le masque tendu et crispé de ton mari.

J'ai vécu, dans ton foyer, contre mon gré, les années les plus douloureuses de ma vie, et Dieu sait si la vie ne m'a pas épargnée. Même si Romain devait faire un effort surhumain, il te le doit, comme il me le doit, sachant que j'ai lourdement hypothéqué ma santé et mon équilibre jusqu'à en venir à la solution finale. Il n'aura pas longtemps à se contraindre, du moins je le souhaite, éprouvant un profond malaise à la pensée même de me retrouver parmi vous. Je ne lui demande pas de m'aimer, du point de vue affectif comme de bien d'autres, nous sommes aux antipodes, mais de ne plus t'exposer à ce partage, puisque ma seule joie tend à votre bonheur et à celui de vos enfants

Maman.

Oh combien, cette lettre me torture aujourd'hui. Combien tu as dû souffrir, Maman, durant cette longue année, où Romain, déjà malade et à la retraite a dû te tourmenter. Tu prenais tes repas seule dans ta chambre. Comment ai-je pu accepter un fait pareil ? Je n'ai rien oublié puisque aujourd'hui encore cette image inadmissible, impossible me hante comme une brûlure.

Tu nous as quittés, ma douce, le 14 mars 1980. Longtemps après, je ressentais encore ta présence comme si tu vivais près de moi : la nuit dans mon lit, au moment de m'endormir, ou bien dans la rue lorsque je me surprénais à regarder si tu ne marchais pas à mon côté, ou encore quand j'entrais dans ta chambre, et je me retenais alors de dire : bonjour, Maman !

Un soir, je fis un rêve étrange. Je te sentis te glisser près de moi, dans mon lit. Tu me touchais, tu m'enlaçais. Ce contact presque physique, tant il me semblait réel, me laissa sans forces. J'étirai ma jambe pour toucher ton corps une fois encore, et lorsque je sentis ce vide, je sanglotai et je me réveillai. Cette chambre, où tu avais reposé, sentait l'eau de Cologne et le camphre. Cette odeur me poursuivait de longues années durant. Il me suffisait de la respirer pour t'imaginer, Maman, assise près de moi dans cette pièce. Ces derniers mois avaient été atroces pour chacun d'entre nous. Ton état mental s'était considérablement dégradé. Tu avais écrit à Lucien, pour lui dire que tu ne savais plus ce que tu faisais. Toi, si forte, si intelligente, tu te sentais comme une petite fille prise en faute, et cela t'était insupportable. Mais par-dessus tout, ce qui me déstabilisait, ce qui empoisonnait ma vie ainsi que celle de mon mari, Romain, c'était cette haine qui avait annihilé tous tes autres sentiments. J'ai mis longtemps à comprendre que ce désordre en toi, cette violence et cette acrimonie, avaient pour origine le sentiment d'avoir perdu la petite fille que tu avais toujours vue en moi.

J'avais écrit à Jean, alors en Amérique latine, en janvier 1979 : "*Mémé va mieux, mais il ne faut surtout pas le dire. Elle recommence à asticoter papa. Mais, maintenant, je fais bloc avec lui.*" Ainsi, j'avais osé, au bout de 50 ans, couper le cordon ombilical, et cela tu ne l'avais jamais accepté.

La mère juive n'est pas un leurre. Certes, tout ce que tu désirais, c'était mon bonheur. Mais pourquoi les Juifs cherchent-ils à tirer tant de satisfaction de leurs enfants ? Lorsqu'ils sont veufs ou divorcés, ils n'ont aucune vie à eux. Tous leurs espoirs, ils les reportent sur leurs enfants et leurs petits-enfants. C'est quelque chose que j'ai essayé d'éviter au maximum.

Bien sûr, Maman, tu avais des éclairs, des intervalles de lucidité, des clairvoyances fulgurantes. Par exemple, te sentant parvenue au bout de ta route, tu avais demandé à mon oncle Ange, qui venait de terminer ses études de médecine, de t'aider à mourir, ce qu'il avait tout naturellement refusé. Mais je voyais bien que tu avais cessé de lutter.

De ton vivant, le lien qui nous unissait avait été trop étroit pour être sain. Je m'en rendais compte maintenant. Je n'ai jamais aimé personne comme je t'ai aimée Maman. Je pourrais passer des heures à essayer de rendre ce que je ressens très fortement même aujourd'hui, trente six ans après ta mort. Très vive, très décidée, très droite, tu étais au centre de tout. Ce mot *centre* rend bien l'impression que j'avais de vivre dans ton ombre. Peut-être avais-je pris cette attitude de dévouement, d'adoration, d'affection passive et soumise, cette dépendance totale et aveugle envers toi, parce que mon enfance avait baigné dans ton veuvage, parce que j'avais vu, jour après jour, et des années durant, cette belle femme voilant d'un crêpe noir et son corps, et sa vie. Je sens encore vibrer en moi la qualité qui dominait en toi, la sensibilité que tu avais pour les choses vraies.

Quelques mois après ta mort, je suis tombée par hasard sur une feuille arrachée à un cahier. Tu y avais griffonné d'une écriture mal assurée ce que l'on peut considérer comme ton testament. De mémoire, j'en cite quelques lignes :

"Telles sont mes dernières volontés. Je suis malade. Je demande à être enterrée n'importe où, à Paris. Bien que Juive, peu m'importe le rite dont ma fille Josiane aura décidé d'entourer ma mort. Mon avis de décès mentionnera la disparition de Mme Méry Adida, veuve Lomon Adida, de la part de sa fille unique. "

Suivaient les considérations habituelles sur les biens matériels que tu laissais. Tu terminais ainsi :

" Fait à Paris le 1er Février 1980,

Méry Adida, malade de corps, mais saine d'esprit."

C'était un mois et demi avant ta mort.

Repensant ainsi à toi, maman, je retrouve de mémoire les quelques mots que tu avais tracés sur la page de garde du *Livre de ma mère* d'Albert Cohen que je t'avais offert en mai 1969, pour ton soixante sixième anniversaire :

« J'ai été fille avant que d'être mère. J'ai aimé profondément celle à qui je dois tout. Je suis sans regret. Puisse-tu être sans remords. »

Et en mai 1971, tu ajoutais sur ce même livre : *« Je suis sans illusion. On n'entame pas un roc, mais on pétrit l'argile, et on perd une fille ».*

Ces phrases, en forme de leçon de morale, expriment mieux ce que je ressens aujourd'hui : j'ai réussi à engager avec toi le dialogue que tu interdisais par ton monologue intransigeant, monologue dont je n'avais été, durant toute mon adolescence et ma vie de femme, que l'auditrice silencieuse.

J'ai conservé quelques lettres qui m'avaient été adressées à l'occasion de ton décès.

Voici celle de Renée Namia. La sœur de Fernande Méchaly, Colette et Marthe Hassan qui avaient habité l'appartement où je suis née 3 rue Seguy-Villevalaix, lorsque nous avons emménagé au Coudiat à Constantine. Lorsque Diane a été opérée de l'appendicite à Montpellier, Jean avait logé chez les Namia et sortait avec leur fille Marie-Claude.

Montpellier, le 25 mars 1980

Ma chère Josiane,

Nous avons eu beaucoup de peine en apprenant la mort de votre chère Maman. Nous savions que depuis plusieurs mois, elle souffrait d'une maladie dont elle ne pourrait se relever, mais nous souhaitions avoir l'occasion d'un contact avec elle qui savait donner tant de vie autour d'elle. Nous comprenons le chagrin que cette perte vous cause, et le vide profond qu'elle entraîne pour vous.

Nous avons souvent évoqué son souvenir, son dynamisme et ses merveilleuses qualités de cœur et d'intelligence qui faisait d'elle une femme exceptionnelle.

Il était particulièrement agréable d'être en sa brillante compagnie. À sa famille et à tous ses amis, elle laissera un souvenir inoubliable.

Croyez, ma chère Josiane, que je prends une grande part à votre chagrin. Voulez-vous transmettre à Lætitia aussi toutes mes affectueuses condoléances.

René et moi, nous vous embrassons tristement.

Renée

Voici celle de Gilbert Adida le fils de ton cousin Gaston que tu aimais tant et dont tu m'avais tant parlé.

Jouy-en-Josas, le 2 avril 1980

Chère Josiane,

Je viens te présenter mes condoléances très sincères. J'ai appris par ta cousine Nicole Marx le décès de ta maman et partant ce jour-là pour Lyon, je n'ai pas pu assister à l'enterrement comme j'aurais aimé à le faire, pour pouvoir faire corps avec vous, ce jour très précisément.

Nous ressentons tous ce deuil avec un écho d'autant plus grand que chaque fois que nous perdons un membre de cette famille merveilleuse qui fut la nôtre, nous nous apercevons de toute cette culture, de tout ce passé commun. Nous avons l'impression de n'avoir pas assez profité de ce que nous donnait d'exceptionnel la présence de telles personnes.

Je t'embrasse ma chère Josy ainsi que ton mari et tes enfants. Gilbert

La lettre qui suit est d'Elisabeth Ducruy, une charmante religieuse qui avait donné des leçons de piano à ma fille Diane. Elisabeth Ducruy était appréciée par toute la famille.

20 Mars 1980

Cher Monsieur et chère Madame,

C'est avec émotion que je viens de lire le faire-part du rappel à Dieu de Madame Adida, à ma sortie d'hôpital. Je vous remercie infiniment de m'avoir prévenue, car j'avais eu le privilège de rencontrer votre chère mère, d'admirer sa grande vivacité d'esprit, sa noble personnalité et son grand esprit de famille. J'espère tellement qu'elle n'aura pas trop souffert. Je savais que vous l'aviez prise auprès de vous, ayant eu avec elle une conversation téléphonique où j'avais retrouvé tout son charme. Mais, hélas, je savais combien dernièrement vous étiez inquiets.

Croyez que ma pensée est proche de la votre en ces moments douloureux. Que la certitude du Revoir vous soit un réconfort de tous les jours.

Je vous renouvelle mes sentiments de profondes condoléances. Elisabeth Ducruy - N D de Sion

Ta cousine préférée, Suzanne Benchimol avait pratiquement perdu la vue, et c'est son fils Freddy qui a pris la plume pour m'adresser ses condoléances.

*Muret, le 17 mars 1980
Ma chère Josy*

Je reçois à l'instant le faire-part ombré de gris qui résume en quelques mots figés toute une vie et beaucoup de chagrin. Ayant vécu les derniers jours de mon père, je comprends ce que tu ressens : déchirure et délaissement, et aussi peut-être de n'avoir pas assez fait, parlé, donné. On est bouleversé.

Tu as eu la possibilité d'avoir ta mère près de toi pendant de longues années. Elle a dû en être heureuse. Je me souviens de l'avoir raccompagnée à son appartement lors de l'une de mes brèves apparitions du côté de la rue Duménil.

Je me rappelle sa grande énergie, son entrain, sa philosophie, son abord chaleureux. Maman de temps en temps, me donnait de ses nouvelles et des vôtres.

La vie que nous menons tous, nous isole et nous enferme dans nos activités. et nous voyons si peu la famille. Je pense que Maman ira mardi si ses yeux le lui permettent.

Simone et moi t'adressons, ainsi qu'à Romain et aux enfants toutes mes condoléances et vous embrassons affectueusement.

Freddy Benichou

Monsieur Louis était un vacataire que je faisais travailler dans mon service des agrégations aux périodes de pointe. Il avait été journaliste au Canard enchaîné et ne manquait pas d'humour. Tu ne le connaissais pas, maman, mais je t'en avais beaucoup parlé, comme je lui parlais aussi de toi.

Voici ce qu'il m'écrivait lorsque je lui annonçais ton décès :

*Paris, le 31 mars 1980
Chère Madame,*

Je reçois à l'instant votre lettre, dont la seule vue m'a causé une grande joie. Mais dès les premières lignes, mon sourire a fait place au masque glacé des vivants, des survivants devant la mort.

Je ne connaissais pas votre mère, mais vous m'en avez parlé souvent et de telle façon que je savais votre profonde affection pour elle.

Votre deuil est donc aussi le mien, puisque vous avez bien voulu aussi m'admettre parmi vos amis.

Je suis passé par là, il y a quelques années. Rude épreuve ! Quand on perd sa mère, on perd plus que beaucoup, je crois qu'on perd tout.

Je vous embrasse très affectueusement.

René Louis

PS. Ma femme qui ne connaît de vous que votre voix, me prie de vous présenter, avec les miennes, ses sincères condoléances.

Pour clore ces lettres de condoléance, je ne veux pas manquer d'y enclorre la lettre que m'avait adressée le recteur Mallet, chancelier des universités de Paris, pour lequel je travaillais.

*Paris, le 18 mars 1980
Chère Madame,*

Je viens d'apprendre le grand deuil qui vous frappe. Je veux vous dire mes pensées de participation et de profonde sympathie attristée en face de cette disparition qui met « l'enfant »- quelque âge qu'il ait- dans la cruauté soudaine dont souffrent les orphelins.

Amicalement. Robert Mallet

Lorsque tu étais à l'hôpital, ma douce, j'ai tout fait pour te maintenir en vie. Mais, une immense fatigue t'envahissait. Tu étais lasse de vivre, lasse d'attendre ta petite fille. Et lorsque Diane, enfin arrivée, se pencha sur toi pour l'embrasser, tu me regardas intensément et laissas ta vie s'en aller. Ton beau regard éteint ne me voyait plus. Je me sentis soudain comme mutilée. Toutes mes questions resteraient désormais sans réponse. J'étais maintenant la dernière personne dans ma famille à pouvoir raconter la vie, le parcours trop court de mon père, tous les récits qui avaient peuplé ma jeunesse. J'étais seule.

Je demandai à Romain d'éloigner notre fille. Je restai seule avec toi, maman. Je repris machinalement ta main, cette main qui m'avait conduite à l'école, au Conservatoire, au lycée, mais qui maintenant, ne me conduirait plus nulle part.

C'était une main que je ne reconnaissais plus, la main d'une autre, presque un objet. Deux mots que tu avais coutume de prononcer revinrent flotter en moi : *ma poule*. Leur simplicité, leur tendresse me bouleversèrent plus encore que ton visage sans vie. J'avais encore dans la tête le son de ta voix enjouée, lorsqu'une infirmière entra. Elle me parla de la toilette de la morte, des vêtements qu'il faudrait apporter.

Je fis un effort pour sortir de ma léthargie.

" Merci de vous occuper de la toilette. Pour les vêtements, je pense que ma mère a choisi elle-même. Hier soir, elle m'avait demandé de lui mettre cette robe noire. " C'était la robe que je t'avais tricotée.

Après un silence, je repris :

" Ce sera un enterrement laïque, il n'y aura pas de rabbin."

Tandis que je prononçais ces mots, les images du rituel que la famille t'avait imposé pour la mort de mon père, me revinrent en mémoire. Beaucoup de questions tournaient en moi : Aurais-tu souhaité être mise toute nue dans un linceul comme le veut la tradition juive, le visage recouvert ? Avais-je le droit de décider pour toi, selon mes propres convictions ? Je ne trouvai aucune réponse à toutes ces interrogations. J'avais tout de même le sentiment profond d'avoir transgressé quelque chose de fondamental. Je m'aperçois, en effet, relisant ce livre, qu'il met en évidence toutes les contradictions qui m'habitaient concernant une pratique religieuse, qu'adulte je n'avais quasiment jamais observée.

Deux infirmières te revêtirent de cette robe de laine noire que tu affectionnais particulièrement, et tu reposais à présent, visage découvert, dans ton cercueil.

Du vendredi 14 au mardi 18 mars, je retournai te voir chaque jour à la morgue de l'hôpital, de treize à quinze heures. Le préposé sortait ton cercueil de la chambre froide. Et je restais là, à te caresser. J'avais besoin de ce contact. Ton visage avait gardé un peu de chaleur, et ta peau une certaine élasticité. J'appliquais des baisers rapides sur tes joues, ton front, à peine le temps d'éprouver la température de ton corps. Une force incompréhensible attirait mon regard vers ce visage privé de vie. Je ne te quittais pas des yeux. Et, durant deux heures, je t'imaginai animée, joyeuse, souriante. Je te revoyais, courbée sur ton piano. Tu en jouais de loin en loin, esquissant furtivement le thème de la fantaisie impromptue de Chopin. Tu t'arrêtais au milieu d'un arpège, demeurais sur ce sentiment d'inachevé, rêveusement, les mains à plat sur tes genoux. Tu redevenais vivante.

Mais, tes yeux fermés étaient si enfoncés, le nez prenait tant de place dans le visage creusé, que très vite je me rappelais l'affreuse réalité. Je frissonnais, mais continuais à te regarder, comme hypnotisée.

Avant la fermeture du cercueil, Lucien, l'oncle de ma cousine Annie, accompagné de dix amis lut le kaddish, la prière des morts, appliquant en cela le rituel juif du *méniane*. Mon mari Romain avait déposé une fleur entre tes mains jointes. Je n'étais pas très fière de mon compromis.

En rentrant chez moi, obsédée par le souvenir de ton visage décomposé, je m'étais surprise à dire : non, Maman, tu n'as pas terminé ton parcours. Tu vis en moi. Tu es toujours cette belle, cette très belle femme dans les jupes de laquelle je venais me blottir lorsque nous habitions le plateau du Coudiat. Une grave dépression s'empara de moi. Ma cousine Annie m'écrivit le 14 août 1980, cinq mois après ta mort, pour me reconforter :

Ma très chère Josy

Je reçois à l'instant ta lettre et je voudrais pouvoir t'aider à surmonter cette mauvaise passe. Je t'écris tout de suite pour te dire que je pense à toi et à Romain. (...) Les enfants ont su t'apporter le réconfort de leur présence et de leur affection. J'aimerais que tu voies la vie autrement que tu le fais depuis la mort de tata Méry. Tu sais, chaque fois que je pense à elle, et c'est souvent, je me remémore seulement les conseils qu'elle me donnait de profiter de la vie à pleines dents, de profiter de la santé, de profiter de tout ce qu'il y avait de bon ici bas. Et elle savait le dire avec une chaleur et un enthousiasme dont tu n'as pas su hériter et c'est dommage. Rappelle-toi, tous les bons moments, son euphorie et sa bruyante joie de vivre en dépit de tous les mots et paroles défaitistes et dramatiques dont elle détenait le secret et l'art. C'était une talentueuse comédienne en face de la vie et des gens, mais en elle-même, un feu, une curiosité de la vie et des gens.

Je t'en prie, ne sois pas de ceux qui se résignent à vivre et se trainent sans but et sans aucune joie. Trouve en toi, en d'autres, quelque intérêt majeur et que le souvenir de ta mère dans son plus bel éclat te soutienne et non pas le contraire. Les docteurs n'ont rien à voir dans l'état que tu connais aujourd'hui. La vie a toujours quelque chose de bon à goûter et à connaître. Il y a sûrement de plus grandes misères physiques et morales autour de nous. Sachons être humbles et positifs. De toutes façons, la vie est courte et vaut la peine d'être vécue moment après moment. Je ne radote pas, Josy. Toutes ces vérités premières pourraient t'en faire douter. Ne les parcours pas, écoute et fais en ton profit, je t'en prie.

Je t'embrasse très affectueusement.

Annie

Avec le recul, Maman, je me dis que ta force et ta confiance en la vie, dont je n'ai jamais cessé d'être le témoin, m'ont permis de réaliser ce dont j'avais toujours rêvé, faire des études. C'est à soixante quatorze ans, que j'ai soutenu mon mémoire de lettres sur « La figure de la mère dans l'œuvre d'Albert Camus. » Voici, Maman, comment j'ai commencé l'exposé de mon mémoire ce 5 juin 2003.

« *La figure de la mère ! Comment puis-je ne pas évoquer, au tout début de cet exposé, la figure de cette autre mère auprès de qui toute mon enfance et mon adolescence se sont déroulées ? Comment ne pas rapprocher ces deux mères que la mort du père a semblablement figées dans une solitude que, pour ma part, j'ai tenté de meubler avec mes pauvres moyens ?*

Toi, ma mère absente, je te fais entrer aujourd'hui dans cette salle. »

Comme tu aurais été fière de moi, moi, qui ai toujours vécu dans ton ombre ?

Pour terminer ce livre, je citerai une lettre que t'avait adressée une femme, professeur de lettres que tu avais rencontrée lors d'un festival de Salzbourg en 1969. Tu avais adressé à Jean, ton petit-fils que tu adorais, une photo de votre groupe autour d'une table. Tu portais une robe du soir faite par toi. Tu avais écrit au dos de la photo : à Jean, festival de Salzbourg 1069, une soirée délicieuse.

Saint-Etienne

Chère amie de Salzbourg,

Les murmures de Mozart, même atténués par la distance restent toujours présents, et en chuchotant, suscitent les images diverses du séjour où ils ont radieusement foisonné. Je voulais plus tôt vous dire le plaisir très vif que j'ai eu à faire votre connaissance, et à passer en votre compagnie des heures joyeuses de franche détente certes, mais piquées aussi de réflexions, d'échanges brefs, plus graves, touchant des notes qui témoignaient que la rencontre avec vous ne se situait pas seulement dans les échos de nos rires.

Je voulais plus tôt vous dire que j'espérais que la cure à Amélie s'effectuait aussi agréablement que possible et réparatrice des écarts salzbourgeois ; qu'elle parviendrait à maîtriser les désordres qui perturbent si gravement votre état de santé. Je voulais vous souhaiter un beau soleil, tout simplement, et que vous fassiez, selon le mot charmant de madame de Sévigné « un usage admirable du beau temps », peut-être en des compagnies agréables.

Je voulais...et puis moi-même je me suis alitée : grosse crise vésiculaire, suivie d'infection des voies biliaires, d'où je commence tout juste à émerger, m'installant ainsi dans un congé en ouvrant l'année scolaire, comme pour lancer un défi à ceux qui trouvent nos vacances trop longues ! Il y a eu de mauvais jours, à tous points de vue. Et le docteur qui depuis longtemps me parlait d'intervention, redouble d'insistance. Il faudra bien s'y décider, mais, il est bien difficile, au sein de gros problèmes professionnels et familiaux de choisir le moment préférable !

Je vous redis que je garde du séjour à Salzbourg un excellent souvenir et que vous êtes un visage, une présence, parmi ceux que j'évoque le plus volontiers et avec le plus de plaisir. Me donnerez-vous parfois de vos nouvelles, comme je l'espère. De retour à Paris, vous allez reprendre contact avec les cent activités dont vous avez soif, et qui, du fond de ma ville noire, me mettent (à moi qu'elles passionnent aussi !) l'eau à la bouche. Je crois que j'aurai tout de même ici pas mal de consolation cet hiver.

Je sais que vous ne pouvez vivre que passionnément, mais conciliez « ce feu de vie » avec la sagesse nécessaire pour vous soigner.

Je vous embrasse de tout cœur. Renée Cellier

Ce livre est terminé, maman, je n'ajouterai qu'une citation de Tacite :

« Le vrai tombeau des morts, c'est le cœur des vivants

Lundi 23 Janvier 2017- Josy Adida-Goldberg

